

J. STALINE

L'HOMME

LE CAPITAL LE PLUS PRÉCIEUX

suivi de

POUR UNE FORMATION BOLCHEVIK

Sommaire :

L'HOMME, LE CAPITAL LE PLUS PRÉCIEUX.

Discours prononcé au palais du Kremlin à l'occasion de la promotion des élèves de l'Académie de l'Armée rouge (p.2)

Les métallurgistes chez Staline (p.5)

POUR UNE FORMATION BOLCHEVIK.

Défauts du travail du Parti et mesures à prendre pour liquider les gens à double face, trotskistes et autres (p.7)

I. — Insouciance politique (p.7)

II. — Encerclement capitaliste (p.9)

III. — Le trotskisme de nos jours (p.10)

IV. — Les côtés négatifs des succès économiques (p.13)

V. — Nos tâches (p.14)

Discours de clôture de la discussion (p.21)

Edition électronique réalisée par Vincent Gouysse à partir de l'ouvrage publié aux Editions sociales en 1952

WWW.MARXISME.FR

DISCOURS PRONONCÉ AU PALAIS DU KREMLIN A L'OCCASION DE LA PROMOTION DES ÉLÈVES DE L'ACADÉMIE DE L'ARMÉE ROUGE

(4 Mai 1935)

Camarades, on ne saurait nier que ces derniers temps nous n'ayons remporté de grands succès aussi bien dans le domaine de l'édification que dans celui de la gestion. A ce propos, on parle trop chez nous des mérites des dirigeants, des mérites des chefs. On leur attribue toutes, presque toutes nos réalisations. Evidemment, on se trompe, on a tort. Il ne s'agit pas seulement des chefs. Mais ce n'est pas de cela que je voudrais parler aujourd'hui. Je tiens à dire quelques mots au sujet des cadres, de nos cadres en général, et des cadres de notre Armée rouge, en particulier. Vous savez que nous avons hérité du vieux temps un pays à technique arriérée, un pays misérable, ruiné. Ruiné par quatre années de guerre impérialiste, ruiné encore par trois années de guerre civile, un pays avec une population à demi illettrée, une technique inférieure, avec quelques îlots d'industrie, noyés au milieu d'un océan d'infimes exploitations paysannes : tel était le pays que nous avons hérité du passé. La tâche consistait à faire passer ce pays de la sombre voie médiévale dans la voie de l'industrie moderne et de l'agriculture mécanisée. Tâche sérieuse et difficile, comme vous le voyez. La question se posait ainsi : *ou bien* nous accomplirons cette tâche dans le plus bref délai et affermirons le socialisme dans notre pays, *ou bien* nous ne l'accomplirons pas, et alors notre pays, techniquement faible et arriéré au point de vue culturel, perdra son indépendance et deviendra l'enjeu des puissances impérialistes.

Notre pays traversait alors une période d'atroce pénurie technique. On manquait de machines pour l'industrie. Il n'y avait pas de machines pour l'agriculture. Pas de machines pour les transports. Il n'y avait pas cette base technique élémentaire sans laquelle la transformation industrielle d'un pays ne saurait se concevoir. Seules, existaient quelques prémisses pour la création d'une telle base. Il fallait créer une grande industrie de premier ordre. Il fallait l'orienter de façon à la rendre apte à réorganiser techniquement non seulement l'industrie, mais aussi l'agriculture, mais aussi nos transports ferroviaires. Pour cela, il fallait s'imposer des sacrifices et réaliser en toute chose la plus stricte économie ; il fallait économiser et sur l'alimentation, et sur les écoles, et sur les tissus, pour accumuler les fonds nécessaires à la création de l'industrie. Point d'autre voie pour remédier à la pénurie technique. C'est ce que Lénine nous a enseigné, et dans ce domaine, nous avons suivi les traces de Lénine.

On comprend que, dans une entreprise aussi grande et difficile, on ne pouvait s'attendre à des succès rapides et continus. Les succès, en pareil cas, ne peuvent se révéler qu'au bout de quelques années. Il fallait donc nous armer de nerfs solides, de fermeté bolchevik et d'une patience tenace, pour venir à bout des premiers insuccès et marcher sans dévier vers le grand but, sans tolérer ni hésitation ni incertitude dans nos rangs. Vous savez que nous nous sommes acquittés de cette tâche justement ainsi. Mais tous nos camarades n'ont pas eu les nerfs assez solides, ni assez de patience et de fermeté. Parmi nos camarades, il s'en est trouvé qui, dès les premières difficultés, nous invitaient à la retraite. On dit : « A quoi bon remuer la cendre du passé. » C'est juste, évidemment. Mais l'homme est doué de mémoire et, involontairement, on se remémore le passé, en dressant le bilan de notre travail. (*Joyeuse animation dans la salle.*) Eh bien, voilà. Il y avait parmi nous des camarades qui, effrayés par les difficultés, ont invité le Parti à battre en retraite. Ils disaient : « A quoi servent votre industrialisation et votre collectivisation, les machines, la sidérurgie, les tracteurs, les moissonneuses-batteuses, les automobiles ? Vous feriez mieux de donner un peu plus de tissus, d'acheter un peu plus de matières premières pour fabriquer les articles de grande consommation et donner à la population un peu plus de toutes ces petites choses qui embellissent la vie quotidienne des hommes. Etant donné notre retard, créer une industrie, une industrie de premier ordre pardessus le marché, est un rêve dangereux. »

Evidemment, les trois milliards de roubles, en devises étrangères, que nous avons amassés grâce à une économie des plus rigoureuses, et dépensés pour créer notre industrie, nous aurions pu les employer à importer des matières premières et à augmenter la fabrication des articles de grande consommation. C'est aussi un « plan » dans son genre. Mais, avec un tel « plan », nous n'aurions ni métallurgie, ni

constructions mécaniques, ni tracteurs et automobiles, ni avions et tanks. Nous nous serions trouvés désarmés devant les ennemis du dehors. Nous aurions sapé les fondements du socialisme dans notre pays. Nous nous serions trouvés prisonniers de la bourgeoisie intérieure et extérieure.

Evidemment, il fallait choisir entre les deux plans : entre le plan de retraite, qui menait et devait forcément aboutir à la défaite du socialisme, et le plan d'offensive, qui menait et, comme vous le savez, a déjà abouti à la victoire du socialisme dans notre pays. Nous avons choisi le plan d'offensive et nous sommes allés de l'avant dans la voie léniniste, en refoulant ces camarades qui ne voyaient pas plus loin que leur nez, et qui fermaient les yeux sur le proche avenir de notre pays, sur l'avenir du socialisme chez nous.

Mais ces camarades ne se sont pas toujours bornés à critiquer et à opposer une résistance passive. Ils nous menaçaient de soulever une insurrection au sein du Parti contre le Comité central. Bien plus : ils menaçaient d'une balle certains d'entre nous. Apparemment, ils comptaient nous intimider et nous obliger à dévier de la voie léniniste. Ces gens avaient sans doute oublié que nous, bolcheviks, sommes taillés dans une étoffe à part. Ils avaient oublié que les bolcheviks ne se laissent pas intimider par les difficultés, ni par les menaces. Oublié que nous avons été forgés par le grand Lénine, notre chef, notre éducateur, notre père, qui, dans la lutte, ignorait la crainte, ne pouvait la concevoir. Oublié que plus les ennemis se déchaînent, plus les adversaires à l'intérieur du Parti tombent dans l'hystérie, et plus les bolcheviks s'enflamment pour la lutte nouvelle, plus impétueuse est leur marche en avant.

Evidemment, nous n'avons même pas songé à dévier de la voie léniniste. Bien plus, une fois engagés dans cette voie, nous avons poursuivi notre marche avec encore plus d'élan, en balayant de la route les obstacles de toutes sortes. Il est vrai qu'en cours de route il nous a fallu endommager les côtes à certains de ces camarades. Mais on n'y peut rien. Je dois avouer que, pour ma part, j'ai mis aussi la main à la pâte. (*Vifs applaudissements, exclamations : « Hourra ! »*). Oui, camarades, nous avons marché d'un pas sûr et irrésistible dans la voie de l'industrialisation et de la collectivisation de notre pays. Et maintenant, l'on peut considérer ce chemin comme déjà parcouru. Aujourd'hui, tout le monde reconnaît que nous avons obtenu dans cette voie d'immenses succès. Tout le monde reconnaît aujourd'hui que nous avons déjà une industrie de premier ordre, une agriculture puissante et mécanisée, des transports qui se développent et suivent une ligne ascendante, une Armée rouge organisée et parfaitement équipée. C'est donc que nous avons surmonté, dans les grandes lignes, la période de pénurie technique.

Mais ayant surmonté la période de pénurie technique, nous sommes entrés dans une nouvelle période : je dirais, la période de pénurie d'hommes, de cadres, de travailleurs sachant maîtriser la technique, la pousser en avant. Il est vrai que nous avons des fabriques, des usines, des kolkhoz, des sovkhoz, des moyens de transport, une armée, que nous avons une technique appropriée, mais nous manquons d'hommes pourvus de l'expérience nécessaire pour tirer de la technique le maximum de ce qu'on peut en tirer. Autrefois, nous disions que « la technique décide de tout ». Ce mot d'ordre nous a aidés en ce sens que nous avons remédié à la pénurie technique et créé dans toutes les branches d'activité une très large base pour armer nos hommes d'une technique de premier ordre. C'est très bien. Mais cela est loin, bien loin de suffire. Pour mettre la technique en mouvement et l'utiliser à fond, il faut des hommes maîtres de la technique, des cadres capables de s'assimiler et d'utiliser cette technique, selon toutes les règles de l'art. La technique sans les hommes qui en ont acquis la maîtrise est chose morte. La technique avec, en tête, des hommes qui en ont acquis la maîtrise, peut et doit faire des miracles. Si dans nos usines et fabriques de premier ordre, dans nos sovkhoz et kolkhoz, dans nos transports, dans notre Armée rouge, il y avait, en nombre suffisant, des cadres capables de maîtriser cette technique, notre pays obtiendrait un effet trois et quatre fois plus grand que celui qu'il obtient aujourd'hui. Voilà pourquoi le gros de notre effort doit porter maintenant sur les hommes, sur les cadres, sur les travailleurs, maîtres de la technique. Voilà pourquoi l'ancien mot d'ordre : « La technique décide de tout », reflet d'une période déjà révolue, où la pénurie technique sévissait chez nous, doit être remplacé maintenant par ce mot d'ordre nouveau : « Les cadres décident de tout ». C'est là, aujourd'hui, l'essentiel.

Peut-on dire que les hommes de chez nous aient compris la grande portée de ce nouveau mot d'ordre, qu'ils en aient entièrement pris conscience ? Je ne le dirais pas. S'il en était ainsi, nous ne verrions pas cette attitude scandaleuse à l'égard des hommes, des cadres, des travailleurs, attitude que nous observons souvent dans notre pratique. Le mot d'ordre : « Les cadres décident de tout » exige de nos dirigeants qu'ils montrent la plus grande sollicitude pour nos travailleurs, « petits » et « grands », quel que soit le domaine où ils travaillent ; qu'ils les élèvent avec soin ; qu'ils les aident lorsqu'ils ont besoin d'un appui ; qu'ils les encouragent lorsqu'ils remportent leurs premiers succès ; qu'ils les fassent avancer, etc. Or, en fait, nous enregistrons nombre d'exemples de bureaucratisme sans cœur et une attitude franchement scandaleuse à l'égard des collaborateurs. C'est ce qui explique proprement qu'au lieu d'apprendre à connaître les hommes pour, après seulement, leur confier des postes, bien souvent on les déplace comme de simples pions. Nous avons appris à bien apprécier les machines et à faire des rapports sur la technique de nos usines et de nos fabriques. Mais je ne connais pas un seul exemple où l'on ait rapporté avec le même empressement sur le nombre d'hommes que nous avons formés, au cours de telle période, et comment nous les avons aidés à se développer, à se retremper au travail. A quoi cela tient-il ? C'est que, chez nous, on n'a pas encore appris à apprécier les hommes, les travailleurs, les cadres.

Je me souviens d'un fait dont j'ai été témoin en Sibérie, pendant ma déportation. On était au printemps, en pleine crue des eaux. Une trentaine d'hommes étaient allés au fleuve pour repêcher le bois emporté par l'immense fleuve déchaîné. Au soir, ils rentrèrent au village, mais un de leurs camarades manquait. A ma question : — Où est le trentième ? ils répondirent, indifférents, qu'il était resté là-bas. — Comment ça, resté ? Et il me fut répondu avec la même indifférence : — Cette question ! Il s'est noyé, pardi ! Et aussitôt l'un d'eux se dépêcha de partir, en disant : — Il faut que j'aie fait boire ma jument. Quand je leur reprochai d'avoir plus pitié des bêtes que des hommes, l'un d'eux répondit, approuvé par tous les autres : — Plaindre les hommes, c'est bien la peine. Les hommes, on en fabrique toujours. Tandis qu'une jument... essaie voir d'en faire une. (*Animation générale.*) Voilà un exemple, peut-être peu important, mais fort caractéristique. Il me semble que l'indifférence de certains de nos dirigeants à l'égard des hommes, des cadres, et leur incapacité à les apprécier sont une survivance de cette étrange attitude de l'homme envers son semblable qui se dégage de cet épisode, que je viens de vous conter, de la lointaine Sibérie.

Ainsi donc, camarades, si nous voulons remédier à la pénurie d'hommes et obtenir que notre pays dispose de cadres suffisants, capables de faire progresser la technique et de la mettre en action, nous devons savoir avant tout apprécier les hommes, apprécier les cadres, apprécier chaque travailleur pouvant être utile à notre œuvre commune. Il faut enfin comprendre que de tous les capitaux précieux existant dans le monde, le plus précieux et le plus décisif ce sont les hommes, les cadres. Il faut comprendre que dans nos conditions actuelles, « les cadres décident de tout ». Si nous avons de bons et nombreux cadres dans l'industrie, dans l'agriculture, dans les transports, dans l'armée, notre pays sera invincible. Si nous n'avons pas ces cadres, nous boiterons des deux pieds.

Pour terminer, permettez-moi de porter un toast à la santé et au succès de notre nouvelle promotion de l'Académie de l'Armée rouge. Je lui souhaite de bien réussir dans l'organisation et la direction de la défense de notre pays !

Camarades, vous avez fini l'école supérieure et vous y avez reçu la première trempe. Mais l'école, ce n'est qu'un degré préparatoire. Leur véritable trempe, les cadres la reçoivent dans le travail vivant, en dehors de l'école, dans la lutte contre les difficultés, pour les surmonter. Souvenez-vous, camarades, que les bons cadres sont ceux qui ne craignent pas les difficultés, qui ne s'y dérobent pas, mais qui au contraire marchent au-devant d'elles pour les surmonter, pour les vaincre. Ce n'est que dans la lutte contre les difficultés que se forment les véritables cadres. Et si notre Armée possède en nombre suffisant de véritables cadres, des cadres aguerris, elle sera invincible.

A votre santé, camarades ! (*Vifs applaudissements de toute la salle. Tous se lèvent. Des hourras enthousiastes saluent le camarade Staline.*)

LES MÉTALLURGISTES CHEZ STALINE

(26 Décembre 1934)

L'exécution du plan annuel de la sidérurgie étant en bonne voie, une délégation de métallurgistes — directeurs d'usine, personnel technique et ouvrier — a été reçue, le 26 décembre 1934, par Staline, en présence de Molotov, président du Conseil des commissaires du peuple, et Ordjonikidzé, commissaire du peuple à l'Industrie lourde. L'académicien Bardine, directeur technique de l'usine de Kouznietsk, au nom de tous les délégués, félicita Staline à l'occasion de la grande victoire remportée par la sidérurgie en 1934

DISCOURS DE STALINE

Répondant à Bardine, Staline parla du développement ultérieur de la sidérurgie et des problèmes essentiels de l'édification socialiste.

Nous avons, a dit Staline, trop peu d'hommes techniquement préparés. Devant nous, se posait ce dilemme : ou bien commencer par enseigner aux gens, dans les écoles, les éléments de la technique et ajourner pour dix ans la production et l'emploi massif des machines, en attendant que se forment dans les écoles des cadres techniques instruits, ou bien procéder immédiatement à construire des machines et développer leur emploi massif dans l'économie nationale, pour, dans le processus même de la production et de l'emploi des machines, enseigner aux gens la technique, former des cadres. Nous avons choisi la seconde voie. Nous avons accepté, ouvertement et consciemment, les frais et les excédents de dépenses inévitables par suite du manque d'hommes techniquement préparés, sachant se servir des machines. Il est vrai que, dans cette période, on nous a abîmé pas mal de machines. Mais, par contre, nous y avons gagné ce qui nous est le plus cher : du temps, et avons créé ce qu'il y a de plus précieux dans l'économie : des cadres. En trois ou quatre ans, nous avons formé des cadres composés de gens instruits tant dans le domaine de la construction des machines de tout genre (tracteurs, automobiles, tanks, avions, etc.) que dans celui de leur emploi massif. Ce qui, en Europe, avait nécessité des dizaines d'années, nous avons su le faire *grosso modo*, et dans les grandes lignes, en l'espace de trois à quatre ans. Les frais et les excédents de dépenses, les machines brisées et autres pertes ont été largement récupérés. C'est là la base de l'industrialisation rapide de notre pays. Mais nous n'aurions pas eu ces résultats si la sidérurgie ne s'était pas développée, si elle n'avait pas prospéré chez nous.

Nous avons pleinement le droit de parler, poursuit Staline, des grands succès de la sidérurgie, force fondamentale de l'économie nationale. Nous avons vaincu, c'est vrai. Mais on ne saurait s'enorgueillir de ces succès. Le plus dangereux, c'est de se reposer sur ses lauriers, d'oublier les défauts, d'oublier les tâches ultérieures.

Staline dit aux métallurgistes quels sont ses vœux et attire leur attention sur certains défauts de leur travail.

Dans tous les pays avancés, la production de l'acier dépasse celle de la fonte. Il est des pays où la production de l'acier dépasse celle de la fonte de 25 à 30 %. Chez nous, c'est le contraire : la production de l'acier retarde sur celle de la fonte. Jusqu'à quand cette situation va-t-elle durer ? Il n'est plus possible maintenant de nous considérer comme un pays « du bois », comme un pays où il n'y a point de fer, etc... Aujourd'hui, nous sommes un pays de métal. N'est-il pas temps d'en finir avec cette disproportion entre la fonte et l'acier ?

Le problème suivant sur lequel Staline attire l'attention des métallurgistes, c'est le retard des fours Martin et des laminoirs dans le domaine de l'assimilation et de la maîtrise de la technique.

Beaucoup ont mal compris — dit-il plus loin — le mot d'ordre du Parti : « La technique, en période de reconstruction, décide de tout ». Beaucoup ont compris ce mot d'ordre de façon mécanique ; ils ont cru qu'en entassant le plus grand nombre possible de machines, on aura ainsi fait prétendument tout ce qu'exige ce mot d'ordre. C'est faux. On ne saurait dissocier la technique des hommes qui la mettent en mouvement. La technique sans hommes est chose morte. Le mot d'ordre : « La technique, en période de reconstruction, décide de tout » entend, non la technique seule, mais la technique avec, à sa tête, les hommes qui s'en sont rendus maîtres. Seule, une telle compréhension de ce mot d'ordre est juste. Du moment que nous avons appris à apprécier la technique, il est temps de déclarer sans ambages qu'actuellement le principal *ce sont les hommes*, qui ont maîtrisé la technique. Mais de là il résulte que si, autrefois, on portait l'accent de façon unilatérale, sur la technique, sur les machines, maintenant, il faut porter l'accent sur les hommes, maîtres de la technique. Il faut bien soigner chaque travailleur capable et qui a du discernement. Il faut le soigner et le faire grandir. Il faut faire grandir les hommes avec la même attention et la même sollicitude qu'un jardinier soigne son arbre préféré. Il faut éduquer l'homme, l'aider à grandir, lui ouvrir une perspective, le faire avancer en temps opportun, lui confier en temps opportun un autre travail, si l'intéressé ne peut venir à bout de sa tâche, sans attendre qu'il soit définitivement coulé. Faire grandir avec sollicitude les hommes et en faire des travailleurs qualifiés, les mettre à leur place et les organiser judicieusement dans la production, *organiser les salaires de façon qu'ils renforcent les maillons décisifs de la production et poussent les hommes à une qualification supérieure*, voilà ce qu'il nous faut pour créer une armée nombreuse de cadres techniques de la production. .

Or, sur ce point, tout ne va pas pour le mieux chez vous, continue-t-il, en s'adressant aux directeurs des usines. Pour les hauts fourneaux, vous avez plus ou moins su former et organiser des hommes techniquement expérimentés; mais dans les autres secteurs de la métallurgie, vous n'avez pas encore su le faire. C'est pour cette raison, précisément, que l'acier et les laminés retardent sur la fonte. La tâche consiste à combler enfin cette lacune. Ne perdez pas de vue qu'à côté de la fonte il nous faut plus d'acier et de laminés.

Après le discours de Staline, un entretien animé s'engagea qui se poursuivit pendant près de sept heures d'affilée. Dirigeants de la sidérurgie, directeurs et dirigeants techniques des usines, chefs d'ateliers, militants du Parti et ouvriers de choc prirent la parole. Chacun parla avec force détails des perspectives de la sidérurgie en 1935, des moyens de résoudre les problèmes posés par Staline, du puissant élan créateur qui se manifeste dans les usines. Plus de vingt orateurs se firent entendre. Leurs discours montrèrent clairement que les travailleurs de la sidérurgie soviétique ont remporté, ces dernières années, des succès dans la maîtrise de la technique, que chacun connaît bien non seulement l'entreprise où il travaille, mais aussi les autres usines, qu'une émulation enthousiaste s'est engagée pour un travail socialiste mieux compris, mieux organisé et plus soigné.

POUR UNE FORMATION BOLCHEVIK

Rapport présenté à l'Assemblée plénière du Comité central du Parti communiste de l'U.R.S.S.

(3 Mars 1937)

DÉFAUTS DU TRAVAIL DU PARTI ET MESURES A PRENDRE POUR LIQUIDER LES GENS A DOUBLE FACE. TROTSKISTES ET AUTRES

Des rapports que nous avons entendus à l'Assemblée plénière et des débats qui les ont suivis, il apparaît que nous avons affaire aux trois faits principaux suivants :

Premièrement, le travail de sabotage, d'espionnage et de diversion des agents des Etats étrangers, parmi lesquels les trotskistes jouaient un rôle assez actif, a plus ou moins touché toutes ou presque toutes nos organisations, aussi bien économiques qu'administratives et du Parti.

Deuxièmement, des agents des Etats étrangers, et parmi eux des trotskistes, se sont glissés non seulement dans les organisations de base, mais aussi à certains postes responsables.

Troisièmement, certains de nos dirigeants, au centre comme en province, non seulement n'ont pas su discerner le vrai visage de ces saboteurs, agents de diversion, espions et assassins, mais se sont montrés insoucians, débonnaires et naïfs au point qu'ils ont souvent eux-mêmes contribué à faire accéder les agents des Etats étrangers à tels ou tels postes responsables.

Tels sont les trois faits incontestables qui découlent naturellement des rapports et des débats qui les ont suivis.

I

Insouciance politique

Comment expliquer que nos dirigeants, qui ont une riche expérience de la lutte contre les courants hostiles au Parti et antisoviétiques de tout genre, se soient montrés en l'occurrence si naïfs et si aveugles qu'ils n'ont pas su discerner le vrai visage des ennemis du peuple, qu'ils n'ont pas su reconnaître les loups déguisés en moutons, qu'ils n'ont pas su leur arracher le masque ?

Peut-on affirmer que l'action de sabotage, d'espionnage et de diversion des agents des Etats étrangers œuvrant sur le territoire de l'U.R.S.S., puisse être pour nous quelque chose d'inattendu, qui ne s'est jamais vu ? Non, on ne saurait l'affirmer. Témoins les actes de sabotage commis dans les diverses branches de l'économie nationale au cours des dix dernières années, depuis l'époque de l'affaire de Chakhti, et qui «ont enregistrés dans des documents officiels.

Peut-on affirmer que ces derniers temps aucun signal ne nous ait mis en garde, ni averti au sujet de l'activité de sabotage, d'espionnage ou de terrorisme des agents trotskistes-zinoviévistes du fascisme ? Non, on ne saurait l'affirmer. Il y a eu de ces signaux et les bolcheviks n'ont pas le droit de les oublier.

L'assassinat scélérat de Kirov fut le premier avertissement sérieux attestant que les ennemis du peuple allaient jouer double jeu et que, ce faisant, ils se camoufleraient en bolcheviks, en membres du Parti pour gagner la confiance et s'ouvrir l'accès de nos organisations.

Le procès du « Centre de Léningrad », de même que le procès « Zinoviev-Kaménev » ont donné un nouveau fondement aux leçons qui découlaient de l'assassinat scélérat de Kirov.

Le procès du « Bloc zinoviéviste-trotskyiste » a amplifié les enseignements des procès antérieurs et montré, en toute évidence, que les zinoviévistes et les trotskistes groupent autour d'eux tous les éléments bourgeois hostiles, qu'ils sont devenus une agence d'espionnage, de diversion et de terreur de la Gestapo allemande, que le double jeu et le camouflage sont pour les zinoviévistes et les trotskistes l'unique moyen de pénétrer dans nos organisations, que la vigilance et la perspicacité politique constituent le moyen le plus sûr pour empêcher cette pénétration, pour liquider la bande zinoviéviste-trotskyiste.

Dans sa lettre confidentielle du 18 janvier 1935, relative à l'assassinat scélérat de Kirov, le Comité central du Parti communiste de l'U.R.S.S. mettait résolument les organisations du Parti en garde contre la bénignité politique et la badauderie philistine.

Voici ce que dit cette lettre confidentielle :

Il faut en finir avec la bénignité opportuniste qui part de cette supposition erronée qu'à mesure que nos forces croissent, l'ennemi deviendrait plus apprivoisé et inoffensif. Cette supposition est foncièrement erronée. Elle est un relent de la déviation de droite, assurant à tous et à chacun que les ennemis s'intégreront tout doucement dans le socialisme, qu'ils deviendront en définitive de véritables socialistes. Il n'appartient pas aux bolcheviks de se reposer sur leurs lauriers et de bayer aux corneilles. Ce qu'il nous faut, ce n'est pas la bénignité, mais la vigilance, la véritable vigilance révolutionnaire bolchevik. Il ne faut pas oublier que plus la situation des ennemis sera désespérée et plus volontiers ils se raccrocheront aux moyens extrêmes, comme unique recours de gens voués à leur perte dans leur lutte contre le pouvoir soviétique. Il faut s'en souvenir et être vigilant.

Dans sa lettre confidentielle du 29 juillet 1936, sur l'activité terroriste et d'espionnage du Bloc trotskiste-zinoviéviste, le Comité central du Parti communiste de l'U.R.S.S. appelait de nouveau les organisations du Parti à déployer le maximum de vigilance, à savoir reconnaître les ennemis du peuple, si habilement masqués fussent-ils.

Voici ce que dit la lettre confidentielle :

Maintenant que la preuve a été faite que, dans la lutte contre le pouvoir des Soviets, les monstres trotskistes-zinoviévistes groupent tous les ennemis jurés, les ennemis les plus haineux des travailleurs de notre pays, — espions, provocateurs, fauteurs de diversion, gardes blancs, koulaks, etc., et qu'entre ces éléments, d'une part, et les trotskistes et les zinoviévistes de l'autre, toutes les démarcations se sont effacées, — toutes nos organisations du Parti, tous les membres du Parti doivent comprendre que la vigilance des communistes est indispensable sur tous les secteurs et dans toutes les conditions. La qualité indispensable à tout bolchevik, dans les conditions présentes, doit être la capacité de reconnaître l'ennemi du Parti, si bien masqué qu'il soit.

Ainsi donc, il y a eu signaux et avertissements.

A quoi appelaient ces signaux et avertissements ?

Ils appelaient à liquider la faiblesse du travail d'organisation dans le Parti à faire du Parti une forteresse inexpugnable où pas un homme à double face ne pût pénétrer.

Ils appelaient à en finir avec la sous-estimation du travail politique du Parti et à opérer un tournant décisif, destiné à renforcer la vigilance politique.

Eh bien ? Les faits ont montré que, pour entendre ces avertissements et signaux, nos camarades avaient l'oreille plus que dure.

C'est ce qu'attestent avec éloquence les faits connus de tous, empruntés à la campagne pour la vérification et l'échange des cartes du Parti.

Comment expliquer que ces avertissements et signaux n'aient pas eu l'effet voulu ?

Comment expliquer que nos camarades du Parti, malgré leur expérience de la lutte contre les éléments antisoviétiques, malgré toute une série de signaux et de mises en garde, se soient montrés politiquement des myopes, en présence de l'action de sabotage, d'espionnage et de diversion des ennemis du peuple ?

Peut-être, nos camarades du Parti ont-ils perdu les qualités qu'ils avaient autrefois, sont-ils devenus moins conscients et moins disciplinés ? Non, certes non.

Peut-être, sont-ils en voie de dégénérescence ? Non plus ! Une telle supposition est dénuée de tout fondement.

Mais alors ? D'où viennent cette badauderie, cette insouciance, cette bénignité, cette cécité ?

La vérité est que nos camarades du Parti, emportés par les campagnes économiques et les succès prodigieux remportés sur le front de l'édification économique, ont simplement oublié certains faits très importants que les bolcheviks n'ont pas le droit d'oublier. Ils ont oublié un fait essentiel touchant la situation internationale de l'U.R.S.S., et ils n'ont pas remarqué deux faits très importants qui sont en rapport direct avec les actuels saboteurs, espions, agents de diversion et assassins, lesquels s'abritent derrière la carte du Parti et se déguisent en bolcheviks.

II

Encerclement capitaliste

Quels sont donc les faits qu'ont oubliés ou que n'ont simplement pas remarqués nos camarades du Parti ?

Ils ont oublié que le pouvoir des Soviets n'a triomphé que sur un sixième du globe, que les cinq sixièmes du globe sont la possession des Etats capitalistes. Ils ont oublié que l'Union soviétique se trouve dans l'encerclement capitaliste. On a coutume, chez nous, de bavarder sur l'encerclement capitaliste ; mais, pour ce qui est de réfléchir à ce qu'est cette chose-là, l'encerclement capitaliste, on s'y refuse. L'encerclement capitaliste n'est pas une phrase creuse, c'est une chose très réelle et fort désagréable. L'encerclement capitaliste, cela veut dire qu'il existe un pays, l'Union soviétique, qui a instauré chez lui l'ordre socialiste, et qu'il existe, en outre, un grand nombre de pays, pays bourgeois, qui continuent à mener un genre de vie capitaliste et qui encerclent l'Union soviétique, guettant une occasion de l'attaquer, de la briser ou, en tout cas, de saper sa puissance et de l'affaiblir.

Ce fait essentiel, nos camarades l'ont oublié. Et c'est pourtant bien lui qui détermine la base des relations entre l'encerclement capitaliste et l'Union soviétique.

Prenons, par exemple, les Etats bourgeois. Des gens naïfs pourraient croire qu'il n'existe entre eux que de bonnes relations, comme entre Etats d'un seul et même type. Mais, seuls, des gens naïfs peuvent penser ainsi. En réalité, les rapports entre ces Etats sont loin d'être des rapports de bon voisinage. Il a été démontré, comme deux fois deux font quatre, que les Etats bourgeois se dépêchent mutuellement, sur leurs arrières, leurs espions, leurs saboteurs, leurs agents de diversion, et, parfois aussi, leurs assassins; qu'ils leur donnent comme tâche de s'insinuer dans les établissements et entreprises de ces Etats, et les noyauter, et, « en cas de nécessité », de faire sauter les arrières de ces Etats, pour les affaiblir et saper leur puissance. Il en est ainsi à l'heure présente. Il en fut ainsi dans le passé également. Prenons, par exemple, les Etats européens de l'époque de Napoléon I^{er}. La France grouillait alors d'espions et d'agents de diversion, venus du camp des Russes, Allemands, Autrichiens, Anglais. Et, inversement, l'Angleterre, les Etats d'Allemagne, l'Autriche, la Russie avaient alors sur leurs arrières un nombre non moins grand d'espions et d'agents de diversion du camp français. Par deux fois,

les agents de l'Angleterre attentèrent à la vie de Napoléon et ils soulevèrent à plusieurs reprises les paysans vendéens, en France, contre le gouvernement de Napoléon. Et qu'était le gouvernement de Napoléon ? Un gouvernement bourgeois qui étouffa la Révolution française et conserva seulement les résultats de la révolution qui étaient avantageux pour la grosse bourgeoisie. Il va de soi que le gouvernement de Napoléon n'était pas en reste avec ses voisins et lui aussi prenait des mesures de diversion. Il en était ainsi autrefois, il y a de cela cent trente ans. Il en est ainsi maintenant, cent trente ans après Napoléon I^{er}. A l'heure actuelle, la France et l'Angleterre grouillent d'espions et d'agents de diversion allemands ; et, inversement, les espions et agents de diversion anglo-français agissent, de leur côté, en Allemagne. Les Etats-Unis d'Amérique grouillent d'espions et d'agents de diversion japonais, et le Japon d'espions et d'agents de diversion américains. Telle est la loi des rapports entre Etats bourgeois.

On se demande pourquoi les Etats bourgeois devraient observer envers l'Etat soviétique socialiste une attitude plus délicate et de meilleur voisinage qu'envers les Etats bourgeois de même type qu'eux ? Pourquoi doivent-ils dépêcher à l'arrière de l'Union soviétique moins d'espions, de saboteurs, d'agents de diversion et d'assassins qu'ils n'en ont sur les arrières des Etats bourgeois congénères ? Où avez-vous été chercher cela ?

Ne serait-il pas plus juste de supposer, du point de vue marxiste, que les Etats bourgeois doivent dépêcher à l'arrière de l'Union soviétique deux fois et trois fois plus de saboteurs, d'espions, d'agents de diversion et d'assassins qu'ils n'en envoient à l'arrière de n'importe quel Etat bourgeois ?

N'est-il pas clair que tant qu'existe l'encerclement capitaliste, existeront chez nous les saboteurs, les espions, les agents de diversion et les assassins dépêchés à l'arrière de notre pays par les agents des Etats étrangers ?

Tout cela, nos camarades du Parti l'avaient oublié ; ils ont été pris au dépourvu.

Voilà pourquoi l'activité de diversion et d'espionnage des agents trotskistes de la police secrète japonaise et allemande a été une chose tout à fait inattendue pour certains de nos camarades

III

Le trotskisme de nos jours

Poursuivons. Dans la lutte qu'ils mènent contre les agents trotskistes, nos camarades du Parti n'ont pas remarqué, ont laissé échapper le fait que le trotskisme actuel n'est plus ce qu'il était, disons, sept ou huit ans plus tôt ; que le trotskisme et les trotskistes ont passé durant ce temps par une sérieuse évolution qui a modifié à fond le visage du trotskisme ; qu'en conséquence, la lutte contre le trotskisme, les méthodes de lutte contre ce dernier, doivent être radicalement changées. Nos camarades du Parti n'ont pas remarqué que le trotskisme a cessé d'être un courant politique dans la classe ouvrière ; que, de courant politique qu'il était sept ou huit ans plus tôt, le trotskisme est devenu une bande forcenée et sans principes de saboteurs, d'agents de diversion et d'assassins agissant sur ordre des services d'espionnage des Etats étrangers.

Qu'est-ce qu'un courant politique dans la classe ouvrière ? Un courant politique dans la classe ouvrière, c'est un groupe ou un parti qui a sa physionomie politique propre, nettement déterminée, une plateforme, un programme ; qui ne cache pas et ne peut cacher sa façon de voir à la classe ouvrière, la préconise ouvertement et honnêtement, sous les yeux de la classe ouvrière ; qui ne craint pas de montrer sa physionomie politique à la classe ouvrière, ni de faire la démonstration de ses buts et objectifs réels devant la classe ouvrière, mais qui, au contraire, va à celle-ci, le visage découvert, pour la convaincre de la justesse de son point de vue. Dans le passé, il y a de cela sept ou huit ans, le trotskisme était au sein de la classe ouvrière un des courants politiques de ce genre anti-léniniste, il est vrai, et partant profondément erroné, mais malgré tout un courant politique.

Peut-on dire que le trotskisme actuel, par exemple, le trotskisme de 1936, soit un courant politique dans la classe ouvrière ? Non, on ne peut le dire. Pourquoi ? Parce que les trotskistes de nos jours craignent de montrer à la classe ouvrière leur vrai visage ; parce qu'ils craignent de lui découvrir leurs buts et objectifs réels ; parce qu'ils cachent soigneusement à la classe ouvrière leur physionomie politique, de peur que si la classe ouvrière apprend leurs véritables intentions, elle les maudisse comme des hommes qui lui sont étrangers et les chasse loin d'elle. Ainsi, s'explique que, à proprement parler, la méthode essentielle de l'action trotskiste ne soit pas aujourd'hui la propagande ouverte et loyale de ses points de vue au sein de la classe ouvrière, mais leur camouflage, la louange obséquieuse et servile des points de vue de ses adversaires, la façon pharisaïque et hypocrite de traîner dans la boue ses propres points de vue.

Au procès de 1936, si vous vous en souvenez, Kaménev et Zinoviev ont catégoriquement nié avoir une plate-forme politique quelconque. Ils avaient la pleine possibilité de développer pendant le procès leur plate-forme politique. Or, ils ne l'ont pas fait ; ils ont déclaré n'avoir aucune plate-forme politique. Il ne fait pas doute que tous deux mentaient lorsqu'ils niaient avoir une plate-forme. Aujourd'hui, les aveugles eux-mêmes voient qu'ils avaient une plate-forme politique à eux. Mais pourquoi ont-ils nié avoir une plate-forme politique ? Parce qu'ils craignaient de découvrir leur vrai visage politique, parce qu'ils craignaient de montrer leur plate-forme réelle de restauration du capitalisme en U.R.S.S., de peur qu'une telle plate-forme provoque l'aversion de la classe ouvrière.

Au procès de 1937, Piatakov, Radek et Sokolnikov ont pris un autre chemin. Ils n'ont pas nié l'existence d'une plate-forme politique chez les trotskistes et les zinoviévistes. Ils ont reconnu que ceux-ci avaient une plate-forme politique déterminée ; ils ont reconnu et développé celle-ci dans leurs déclarations. Mais s'ils l'ont développée, ce n'était point pour appeler la classe ouvrière, pour appeler le peuple à soutenir la plate-forme trotskiste, mais pour la maudire et la stigmatiser comme plateforme antipopulaire et anti-prolétarienne. Restauration du capitalisme, liquidation des kolkhoz et des sovkhoz, rétablissement du système d'exploitation ; alliance avec les forces fascistes de l'Allemagne et du Japon pour hâter le déclenchement d'une guerre contre l'Union soviétique ; lutte pour la guerre et contre la politique de paix ; démembrement territorial de l'Union soviétique, l'Ukraine devant être livrée aux Allemands et la Province maritime aux Japonais ; préparation de la défaite militaire de l'Union soviétique au cas où elle serait attaquée par les Etats ennemis ; et, comme moyen d'atteindre ces buts : sabotage, diversion, terrorisme individuel contre les dirigeants du pouvoir des Soviets, espionnage au profit des forces fascistes nippono-allemandes, telle est la plate-forme politique du trotskisme actuel, exposée par Piatakov, Radek et Sokolnikov. On comprend qu'une telle plate-forme, les trotskistes ne pouvaient pas ne pas la cacher au peuple, à la classe ouvrière. Et ils ne la cachaient pas seulement à la classe ouvrière, mais aussi à la masse trotskiste, et non seulement à la masse trotskiste, mais aussi à l'équipe dirigeante des trotskistes, composée d'une petite poignée de trente à quarante hommes. Lorsque Radek et Piatakov ont demandé à Trotski l'autorisation de réunir une petite conférence de trente à quarante trotskistes, afin de les informer du caractère de cette plate-forme, Trotski le leur a interdit, en déclarant qu'il n'était pas rationnel d'exposer le caractère réel de la plate-forme, même à une petite poignée de trotskistes, une « opération » de ce genre pouvant provoquer la scission.

Des « hommes politiques » qui cachent leurs convictions, leur plate-forme non seulement à la classe ouvrière, mais aussi à la masse trotskiste, et non seulement à la masse trotskiste, mais aussi à l'équipe dirigeante des trotskistes : telle est la physionomie du trotskisme de nos jours.

Il s'ensuit que le trotskisme actuel ne peut plus être appelé un courant politique dans la classe ouvrière.

Le trotskisme de nos jours n'est pas un courant politique dans la classe ouvrière, mais une bande sans principes et sans idéologie de saboteurs, d'agents de diversion et de renseignements, d'espions, d'assassins, une bande d'ennemis jurés de la classe ouvrière, une bande à la solde des services d'espionnage des Etats étrangers.

Tel est le résultat incontestable de l'évolution du trotskisme au cours des sept ou huit dernières années. Telle est la différence entre le trotskisme d'autrefois et le trotskisme d'aujourd'hui.

L'erreur de nos camarades du Parti, c'est qu'ils n'ont pas remarqué cette différence profonde entre le trotskisme d'autrefois et le trotskisme d'aujourd'hui. Ils n'ont pas remarqué que les trotskistes ont depuis longtemps cessé d'être des hommes d'idées ; que, depuis longtemps, les trotskistes sont devenus des bandits de grand chemin capables de toutes les vilenies, de toutes les infamies, jusques et y compris l'espionnage et la trahison directe de leur patrie, pourvu qu'ils puissent faire du tort à l'Etat soviétique et au pouvoir des Soviets. Nos camarades ne l'ont pas remarqué et n'ont pas su, pour cette raison, se réorganiser en temps opportun pour engager la lutte contre les trotskistes d'une manière nouvelle, d'une façon plus énergique.

Voilà pourquoi les ignominies commises par les trotskistes, en ces dernières années, ont été une chose tout à fait inattendue pour certains de nos camarades du Parti.

Poursuivons. Nos camarades du Parti n'ont pas remarqué, enfin, qu'il existe une différence essentielle, d'une part entre les actuels saboteurs et agents de diversion, parmi lesquels les agents trotskistes du fascisme jouent un rôle actif, et les saboteurs et agents de diversion de l'époque de l'affaire de Chakhti, d'autre part.

Premièrement. Les saboteurs de Chakhti et les membres du Parti industriel étaient pour nous des hommes franchement étrangers. C'étaient, pour la plupart, d'anciens propriétaires d'entreprises, d'anciens administrateurs des patrons d'autrefois, d'anciens associés de vieilles sociétés anonymes où simplement de vieux socialistes bourgeois qui, au point de vue politique, "nous étaient" franchement hostiles. Aucun d'entre nous ne doutait du vrai visage politique de ces messieurs. Au reste, les hommes de Chakhti eux-mêmes ne dissimulaient pas leur attitude hostile envers le régime soviétique. On ne saurait en dire autant des actuels saboteurs et agents de diversion, des trotskistes : ce sont, pour la plupart, des membres du Parti, qui ont en poche la carte du Parti ; par conséquent, des hommes qui, officiellement, ne nous sont pas étrangers. Si les vieux saboteurs agissaient contre nos hommes, les nouveaux saboteurs, au contraire, leur font des courbettes, font l'éloge de nos hommes, rampent devant nos hommes pour gagner leur confiance. La différence, comme vous le voyez, est essentielle.

Deuxièmement. Ce qui faisait la force des saboteurs de Chakhti et des membres du Parti industriel, c'est qu'ils possédaient, à un degré plus ou moins grand, les connaissances techniques nécessaires, tandis que nos hommes à nous, qui n'avaient pas ces connaissances, étaient contraints de se mettre à leur école. Cela donnait un grand avantage aux saboteurs de l'époque de Chakhti, cela leur permettait de nuire en toute liberté et sans obstacle, cela leur permettait de tromper nos hommes *techniquement*. Il en va autrement des saboteurs de nos jours, des trotskistes. Les saboteurs d'aujourd'hui n'ont aucun avantage technique sur nos hommes. Au contraire, au point de vue technique, nos hommes sont mieux préparés que les saboteurs actuels, que les trotskistes. Dans l'intervalle de l'époque de Chakhti à nos jours, de véritables cadres bolcheviks techniquement ferrés ont grandi chez nous et comptent des dizaines de milliers d'hommes. On pourrait nommer des milliers et des dizaines de milliers de dirigeants bolcheviks qui se sont développés au point de vue technique et en comparaison desquels tous ces Piatakov et ces Livchitz, ces Chestov et Bogouslavski, ces Mouralov et Drobnis, ne sont que de vains bavards et des blancs-becs sous le rapport de la formation technique. Qu'est-ce qui fait donc la force des saboteurs actuels ? Leur force réside dans la carte du Parti, dans la possession de la carte du Parti. Leur force c'est que la carte du Parti leur donne la confiance politique et leur ouvre accès à tous nos établissements et organisations. Leur avantage, c'est que, possédant cette carte et se faisant passer pour les amis du pouvoir des Soviets, ils trompaient nos hommes *politiquement*, abusaient de leur confiance, nuisaient en sous-main et dévoilaient nos secrets d'Etat aux ennemis de l'Union soviétique. « Avantage » douteux quant à sa valeur politique et morale, mais « avantage » qui, en somme, explique le fait que les saboteurs trotskistes, comme possesseurs de la carte du Parti et ayant accès à tous les postes de nos établissements et organisations, ont été une véritable aubaine pour les services d'espionnage des Etats étrangers.

L'erreur de certains de nos camarades du Parti, c'est qu'ils n'ont pas remarqué, qu'ils n'ont pas compris toute cette différence entre les anciens et les nouveaux saboteurs, entre les hommes de Chakhti et les trotskistes, et, ne ayant pas remarquée, ils n'ont pas su se réorganiser en temps opportun pour engager leur lutte, d'une manière nouvelle, contre les nouveaux saboteurs.

IV

Les côtés négatifs des succès économiques

Tels sont les faits principaux touchant notre situation internationale et intérieure, que nombre de nos camarades du Parti ont oubliés ou n'ont pas remarqués.

Voilà pourquoi nos gens ont été pris au dépourvu par les événements des dernières années, en ce qui concerne le sabotage et les actes de diversion.

On peut demander : mais pourquoi nos hommes n'ont-ils pas remarqué tout cela, pourquoi ont-ils oublié toutes ces choses ? D'où viennent cette amnésie, cette cécité, cette insouciance, cette bénignité ? N'est-ce pas là un vice organique dans le travail de nos hommes ?

Non, ce n'est pas un vice organique. C'est un phénomène temporaire, qui peut être rapidement liquidé à la condition que nos hommes fassent certains efforts.

Mais alors, de quoi s'agit-il ?

La vérité est que, ces dernières années, nos camarades du Parti étaient entièrement absorbés par le travail économique, les succès économiques les exaltaient à l'extrême ; devant cette exaltation, ils ont oublié toute autre chose, délaissé tout le reste.

La vérité est qu'étant exaltés par les succès économiques, ils y ont vu le commencement et la fin de tout ; quant aux problèmes touchant la situation internationale de l'Union soviétique, l'encerclement capitaliste, le renforcement du travail politique du Parti, la lutte contre le sabotage, etc., ils ont simplement cessé d'y faire attention, estimant que toutes ces questions sont choses de deuxième et même de troisième ordre.

Certes, les succès et les réalisations sont une grande chose. Nos succès dans le domaine de l'édification socialiste sont immenses en effet. Mais les succès, comme tout ce qui existe au monde, ont aussi leurs ombres. Les grands succès et les grandes réalisations font souvent naître chez des hommes peu rompus à la politique l'insouciance, la bénignité, le contentement de soi, une assurance excessive, la suffisance, la vantardise, vous ne pouvez nier que, ces derniers temps, les vantards pullulent chez nous. Il n'est pas étonnant que, dans cette ambiance de grands et sérieux succès dans le domaine de l'édification socialiste, des tendances se font jour à la fanfaronnade, à la démonstration pompeuse de nos succès, des tendances à sous-estimer les forces de nos ennemis et à surestimer nos propres forces et, comme conséquence de tout cela, la cécité politique se manifeste.

A ce propos, je dois dire quelques mots sur les dangers liés aux succès, sur les dangers liés aux réalisations.

Les dangers liés aux difficultés, nous les connaissons par expérience. Voilà plusieurs années que nous menons la lutte contre les dangers de ce genre, et, il faut le dire, non sans succès. Les dangers liés aux difficultés font souvent naître chez les gens instables des tendances à l'abattement, au manque de foi en leurs forces, des tendances au pessimisme. Et, au contraire, là où il s'agit de vaincre les dangers résultant des difficultés, les hommes se trempent dans cette lutte et en sortent de véritables bolcheviks de silex. Telle est la nature des dangers liés aux difficultés. Tels sont les résultats que donne la lutte menée pour triompher des difficultés.

Mais il est un autre genre de dangers, dangers liés aux succès, liés aux réalisations. Parfaitement, des dangers liés aux succès, aux réalisations. Ces dangers consistent en ceci : chez les hommes peu rompus à la politique et n'ayant pas beaucoup d'expérience, l'ambiance des succès, — succès sur succès, réalisation sur réalisation, dépassement de plan sur dépassement de plan, — engendre des tendances à l'insouciance et au contentement de soi, crée une atmosphère de solennité, d'apparat et de félicitations mutuelles qui tue le sens de la mesure et émousse le flair politique, désaimante les hommes et les incite à se reposer sur leurs lauriers.

Il n'est pas étonnant que dans cette atmosphère grisante de suffisance et de contentement de soi, que dans cette atmosphère de démonstrations pompeuses et de tapageuses louanges réciproques, les gens oublient certains faits essentiels d'une importance primordiale pour les destinées de notre pays; les gens commencent à ne pas remarquer des choses désagréables comme l'encerclement capitaliste, les nouvelles formes de sabotage, les dangers attachés à nos succès, etc. Encerclement capitaliste ? Bah ! mais c'est une bagatelle ! Quelle importance peut bien avoir un encerclement capitaliste, si nous accomplissons et dépassons nos plans économiques ? Nouvelles formes de sabotage, lutte contre le trotskisme ? Bêtises que tout cela ! Quelle importance peuvent bien avoir toutes ces vétilles, si nous accomplissons et dépassons nos plans économiques ? Statut du Parti, caractère électif des organes du Parti, devoir pour les dirigeants du Parti de rendre compte de leur mandat devant la masse des militants du Parti ? Mais tout cela est-il bien nécessaire ? D'une façon générale, est-ce la peine de perdre son temps à ces vétilles, si notre économie croît, et si la situation matérielle des ouvriers et des paysans s'améliore de plus en plus ? Bêtises que tout cela ! Nous dépassons nos plans, nous avons un Parti qui n'est pas mal ; le Comité central du Parti n'est pas mal non plus. Du diable si nous avons besoin d'autre chose ? Drôles de gens que ceux qui siègent là-bas à Moscou, au Comité central du Parti : ils inventent un tas de problèmes, ils discutent d'on ne sait quel sabotage, ils ne dorment pas eux-mêmes et empêchent les autres de dormir...

Voilà un exemple démonstratif de la facilité et de la « simplicité » avec laquelle certains de nos camarades sans expérience, emportés par le vertige des succès économiques, contractent la cécité politique.

Tels sont les dangers liés aux succès, aux réalisations.

Voilà ce qui fait que nos camarades du Parti, s'étant laissés emporter par les succès économiques, ont oublié les faits d'ordre international et intérieur, dont l'importance est essentielle pour l'Union soviétique et n'ont pas remarqué tout un ensemble de dangers qui entourent notre pays.

Telles sont les racines de notre insouciance, de notre amnésie, de notre bénignité, de notre cécité politique.

Telles sont les racines des défauts de notre travail économique et du Parti.

V

Nos tâches

Comment liquider ces défauts de notre travail ?

Que faut-il faire pour cela ?

Il est nécessaire de réaliser les mesures suivantes :

1. — Il faut avant tout orienter l'attention de nos camarades du Parti, qui restent embourbés dans les « questions courantes » de tel ou tel service, vers les grandes questions politiques d'ordre international et intérieur.

2. — Il faut élever le travail politique de notre Parti au niveau nécessaire, en plaçant au premier plan l'instruction politique et la trempe bolchevik des cadres du Parti, de l'Etat et de l'économie nationale.

3. — Il faut expliquer à nos camarades du Parti que les succès économiques, dont l'importance est incontestablement très grande, et auxquels nous continuerons à travailler de jour en jour, d'année en année, n'épuisent cependant pas tous les problèmes de notre édification socialiste.

Expliquer que les côtés négatifs des succès économiques, qui sont le contentement de soi, l'insouciance, l'émoussement du flair politique, ne peuvent être liquidés que si, aux succès économiques s'ajoutent les succès de l'édification du Parti et d'un vaste travail politique de notre Parti.

Expliquer que les succès économiques eux-mêmes, leur solidité et leur durée dépendent entièrement et sans réserve des succès du travail d'organisation et du travail politique du Parti ; qu'en l'absence de ces conditions, les succès économiques peuvent s'avérer bâtis sur le sable.

4. — Il faut se rappeler et ne jamais oublier que l'encerclement capitaliste est le fait essentiel qui détermine la situation internationale de l'Union soviétique.

Il faut se rappeler et ne jamais oublier que tant qu'existe l'encerclement capitaliste, existeront les saboteurs, les agents de diversion, les espions, les terroristes dépêchés à l'arrière de l'Union soviétique par les services d'espionnage des Etats étrangers : il faut s'en souvenir et mener la lutte contre les camarades qui sous-estiment l'importance de l'encerclement capitaliste, qui sous-estiment les forces et l'importance du sabotage.

Expliquer à nos camarades du Parti qu'il n'est point de succès économiques, si grands soient-ils, qui puissent annuler le fait de l'encerclement capitaliste et les conséquences découlant de ce fait.

Appliquer les mesures nécessaires pour que nos camarades, les bolcheviks, membres et non-membres du Parti, aient la possibilité de prendre connaissance des buts et des tâches, de la pratique et de la technique de l'action de sabotage, d'espionnage et de diversion des services d'espionnage étrangers.

5. — Il faut expliquer à nos camarades du Parti que les trotskistes, qui sont des éléments actifs de l'action de sabotage, de diversion et d'espionnage des services d'espionnage étrangers, ont depuis longtemps déjà cessé d'être un courant politique dans la classe ouvrière ; qu'ils ont depuis longtemps déjà cessé de servir quelque idée que ce soit, compatible avec les intérêts de la Classe ouvrière ; qu'ils sont devenus une bande, sans principes et sans idées, de saboteurs, d'agents de diversion, d'espions, d'assassins à la solde des services d'espionnage étrangers.

Expliquer que, dans la lutte contre le trotskisme de nos jours, ce qu'il faut maintenant, ce ne sont pas les vieilles méthodes, les méthodes de discussion, mais les méthodes nouvelles, les méthodes consistant à extirper, à mettre en déroute.

6. — Il faut expliquer à nos camarades du Parti la différence qui existe entre les saboteurs actuels et les saboteurs de l'époque de l'affaire de Chakhti ; expliquer que si les saboteurs de l'époque de Chakhti trompaient nos hommes sur le terrain technique, en exploitant leur retard technique, les saboteurs actuels, en possession de la carte du Parti, trompent nos hommes par la confiance politique qui leur est faite, comme à des membres du Parti, en exploitant l'insouciance politique de nos hommes.

Il faut compléter l'ancien mot d'ordre sur l'assimilation de la technique, mot d'ordre qui correspondait à l'époque de Chakhti, par un nouveau mot d'ordre sur l'éducation politique des cadres, sur l'assimilation du bolchévisme et la liquidation de notre crédulité politique, mot d'ordre qui correspond parfaitement à l'époque que nous vivons.

On peut demander : n'était-il pas possible, dix ans plus tôt, pendant l'époque de Chakhti, de formuler d'emblée les deux mots d'ordre, le premier sur l'assimilation de la technique, et le deuxième sur l'éducation politique des cadres ? Non, cela n'était pas possible. Ce n'est pas ainsi que les choses se font dans notre Parti bolchevik. Aux moments où le mouvement révolutionnaire opère un tournant, toujours est formulé un mot d'ordre essentiel, un mot d'ordre crucial dont nous nous saisissons pour pouvoir, grâce à lui, tirer à nous toute la chaîne. Voici ce que Lénine nous a enseigné : trouvez l'anneau essentiel dans la chaîne de notre travail, saisissez-vous-en et tirez-le pour pouvoir, grâce à lui, tirer à vous toute la chaîne et marcher de l'avant. L'histoire du mouvement révolutionnaire montre que cette tactique est la seule juste. A l'époque de Chakhti, la faiblesse de nos hommes résidait dans leur retard technique. Ce n'étaient pas les questions politiques, mais les questions techniques qui étaient alors pour nous le point faible. Quant à notre attitude politique à l'égard des saboteurs de ce temps, elle est parfaitement claire : attitude de bolcheviks à l'égard d'hommes politiques étrangers. Cette faiblesse technique, nous l'avons liquidée en formulant le mot d'ordre de l'assimilation de la technique et en éduquant, pendant la période écoulée, des dizaines et des centaines de milliers de bolcheviks techniquement ferrés. Il en va autrement maintenant que nous possédons des cadres bolcheviks techniquement ferrés, et que le rôle de saboteurs est tenu non plus par des hommes ouvertement étrangers, mais par des hommes qui n'ont, par-dessus le marché, aucun avantage technique sur nos hommes à nous, mais par des hommes possédant la carte du Parti et jouissant de tous les droits réservés aux membres du Parti.

Maintenant, la faiblesse de nos hommes, ce n'est pas leur retard technique, mais leur insouciance politique, leur confiance aveugle envers ceux qu'un hasard a mis en possession de la carte du Parti; l'absence d'un contrôle sur les hommes, non d'après leurs déclarations politiques, mais d'après les résultats de leur travail. Maintenant, la question cruciale pour nous n'est pas de liquider le retard technique de nos cadres, celui-ci l'étant déjà dans l'essentiel, mais de liquider l'insouciance politique et la crédulité politique à l'égard des saboteurs qu'un hasard a mis en possession de la carte du Parti.

Telle est la différence essentielle entre la question cruciale de la lutte pour les cadres à l'époque de Chakhti, et la question cruciale de la période présente.

Voilà pourquoi, il y a dix ans, nous ne pouvions, ni ne devons lancer ensemble les deux mots d'ordre, celui de l'assimilation de la technique et celui de l'éducation politique des cadres.

Voilà pourquoi il est nécessaire maintenant de compléter l'ancien mot d'ordre de l'assimilation de la technique par un nouveau mot d'ordre sur l'assimilation du bolchévisme, sur l'éducation politique des cadres et la liquidation de notre insouciance politique.

7. — Il faut démolir et rejeter loin de nous la théorie pourrie selon laquelle, à chaque pas que nous faisons en avant, la lutte de classe, chez nous, devrait, prétend-on, s'éteindre de plus en plus; qu'au fur et à mesure de nos succès, l'ennemi de classe s'appriivoiserait de plus en plus.

C'est non seulement une théorie pourrie, mais une théorie dangereuse, car elle assoupit nos hommes, elle les fait tomber au piège et permet à l'ennemi de classe de se reprendre, pour la lutte contre le pouvoir des Soviets.

Au contraire, plus nous avancerons, plus nous remporterons de succès et plus la fureur des débris des classes exploiteuses en déroute sera grande, plus ils recourront vite aux formes de la lutte plus aiguës, plus ils nuiront à l'Etat soviétique, plus ils se raccrocheront aux procédés de lutte les plus désespérés, comme au dernier recours d'hommes voués à leur perte.

Il ne faut pas perdre de vue que les débris des classes défaites en U.R.S.S. ne sont pas solitaires. Ils bénéficient de l'appui direct de nos ennemis, au delà des frontières de l'U.R.S.S. Ce serait une erreur de croire que la sphère de la lutte de classe est limitée aux frontières de l'U.R.S.S. Si une aile de la lutte de classe agit dans le cadre de l'U.R.S.S., son autre aile s'étend jusque dans les limites des Etats

bourgeois qui nous entourent. Les débris des classes défaites ne peuvent l'ignorer. Et, justement parce qu'ils le savent, ils continueront à l'avenir encore leurs attaques désespérées.

C'est ce que nous enseigne l'histoire. C'est ce que nous enseigne le léninisme.

Il faut se rappeler tout cela et se tenir sur le qui-vive.

8. — Il faut démolir et rejeter loin de nous une autre théorie pourrie, selon laquelle ne pourrait être saboteur celui qui ne se livre pas constamment au sabotage et qui, ne serait-ce que de temps à autre, montre des succès dans son travail.

Cette étrange théorie dénonce la naïveté de ses auteurs. Il n'est pas de saboteur qui s'avise de saboter continuellement, s'il ne veut pas être démasqué à bref délai. Au contraire, un vrai saboteur doit, de temps en temps, montrer des succès dans son travail, cela étant pour lui l'unique moyen de se préserver comme saboteur, de gagner la confiance et de poursuivre son travail de sabotage.

Je pense que cette question est claire et se passe d'explications complémentaires.

9. — Il faut démolir et rejeter loin de nous la troisième théorie pourrie, selon laquelle l'exécution systématique des plans de l'économie réduirait à néant le sabotage et ses résultats.

Une telle théorie ne peut poursuivre qu'un but : chatouiller un peu l'amour-propre bureaucratique de nos administrateurs, les tranquilliser et affaiblir leur lutte contre le sabotage.

Que signifie « exécution systématique de nos plans de l'économie » ?

Premièrement, il a été prouvé que tous nos plans économiques sont infériorisés, car ils ne tiennent pas compte des immenses réserves et des possibilités que recèle notre économie nationale. Deuxièmement, l'exécution globale et dans leur ensemble des plans économiques par les commissariats du peuple, ne signifie pas encore que les plans soient aussi exécutés par certaines branches très importantes. Au contraire, les faits attestent que tout un ensemble de commissariats du peuple, qui ont accompli et même dépassé les plans économiques annuels, systématiquement n'exécutent pas les plans de certaines branches très importantes de l'économie nationale.

Troisièmement, il ne peut faire doute que si les saboteurs n'avaient pas été démasqués et boutés dehors, les choses iraient infiniment plus mal en ce qui concerne l'exécution des plans économiques, ce dont devraient se souvenir les auteurs myopes de la théorie analysée.

Quatrièmement, les saboteurs, ordinairement, choisissent, pour leur principale action de sabotage, non pas le temps de paix, mais la veille de la guerre ou le temps de guerre même. Admettons que nous nous laissions bercer par la théorie pourrie de l' « exécution systématique des plans de l'économie » et que nous ne touchions pas aux saboteurs. Les auteurs de cette théorie pourrie se représentent-ils le tort immense que les saboteurs feraient à notre Etat en cas de guerre, si nous les laissions au sein de notre économie nationale, à l'ombre de la théorie pourrie de l' « exécution systématique des plans de l'économie » ?

N'est-il pas clair que la théorie de l' « exécution systématique des plans de l'économie » est une théorie avantageuse pour les saboteurs ?

10. — Il faut démolir et rejeter la quatrième théorie pourrie, selon laquelle le mouvement Stakhanov serait le moyen essentiel de liquidation du sabotage.

Cette théorie a été inventée pour pouvoir, à la faveur de bavardages sur les stakhanovistes et le mouvement Stakhanov, détourner les coups destinés aux saboteurs.

Dans son rapport, Molotov nous a signalé toute une série de faits attestant que les saboteurs trotskistes et non-trotskistes du bassin de Kouznetsk et de celui du Donetz, abusant de la confiance de nos camarades atteints d'insouciance politique, ont systématiquement mené par le bout du nez les stakhanovistes, leur ont mis des bâtons dans les roues, ont créé artificiellement des obstacles au succès de leur travail et sont parvenus, finalement, à désorganiser leur travail. Que peuvent faire les stakhanovistes à eux seuls, si, dans le bassin du Donetz, par exemple, le sabotage dans la conduite des grands travaux a causé une rupture entre les travaux préparatoires de l'extraction du charbon, lesquels retardent sur les rythmes, et tous les autres travaux ? N'est-il pas clair que le mouvement stakhanoviste lui-même a besoin d'une aide réelle de notre part, contre toutes les machinations des saboteurs, pour faire avancer les choses et accomplir sa grande mission ? N'est-il pas clair que la lutte contre le sabotage, la lutte pour liquider le sabotage, pour mater le sabotage, est la condition indispensable pour que le mouvement stakhanoviste puisse prendre toute son ampleur ?

Je pense que cette question est également claire et se passe d'explications complémentaires.

11. — Il faut démolir et rejeter loin de nous la cinquième théorie pourrie, selon laquelle les saboteurs trotskistes n'auraient plus de réserves, qu'ils achèveraient d'épuiser leurs derniers cadres.

Cela est faux. Seuls les gens naïfs ont pu inventer cette théorie. Les saboteurs trotskistes ont des réserves. Celles-ci se composent, tout d'abord, des débris des classes exploiteuses battues en U.R.S.S. Elles se composent de toute une série de groupes et organisations, au delà des frontières de l'U.R.S.S. et hostiles à l'Union soviétique.

Prenons, par exemple, la IV^e Internationale contre-révolutionnaire trotskiste, composée, pour les deux tiers, d'espions et d'agents de diversion. N'est-ce pas là une réserve ? N'est-il pas clair que cette Internationale d'espions formera des cadres pour l'action d'espionnage et de sabotage des trotskistes ?

Ou bien prenons, par exemple, le groupe de l'aigrefin Schefflo, en Norvège, qui abrita chez lui le maître espion Trotski et l'aida à nuire à l'Union soviétique. Ce groupe n'est-il pas une réserve ? Qui peut nier que ce groupe contre-révolutionnaire continuera, comme par le passé, à servir les espions et les saboteurs trotskistes ?

Ou bien encore, prenons, par exemple, un autre groupe, celui d'un aigrefin du même acabit que Schefflo, le groupe Souvarine, en France. N'est-ce pas là une réserve ? Peut-on nier que ce groupe d'aigrefins aidera aussi les trotskistes dans leur activité d'espionnage et de sabotage contre l'Union soviétique ?

Et tous ces messieurs d'Allemagne, tous ces Ruth Fischer, ces Maslov, ces Urbans, qui se sont vendus corps et âme aux fascistes, ne sont-ils pas une réserve pour l'action trotskiste d'espionnage et de sabotage ?

Ou bien, par exemple, la fameuse horde des écrivains bien connus d'Amérique, avec, en tête, la célèbre fripouille Eastman, tous ces bandits de la plume qui ne vivent qu'en calomniant la classe ouvrière de l'U.R.S.S., ne constituent-ils pas une réserve pour le trotskisme ?

Oui, il faut rejeter loin de nous la théorie pourrie qui prétend que les trotskistes achèvent d'épuiser leurs derniers cadres.

12. — Enfin, il faut démolir et rejeter encore une théorie pourrie : qu'étant donné que nous, bolcheviks, sommes nombreux et que les saboteurs sont en petit nombre ; que nous, bolcheviks, sommes soutenus par des dizaines de millions d'hommes, tandis que les saboteurs trotskistes ne sont

soutenus que par des unités et des dizaines, nous, les bolcheviks, pourrions bien ne pas faire attention à une malheureuse poignée de saboteurs.

C'est faux, camarades. Cette théorie plus qu'étrange a été imaginée pour consoler ceux de nos camarades dirigeants dont l'incapacité à combattre le sabotage les a fait échouer dans leur travail, et pour assoupir leur vigilance et les laisser dormir tranquilles.

Que les saboteurs trotskistes soient soutenus par des unités, tandis que les bolcheviks le sont par des dizaines de millions d'hommes, cela est évidemment exact. Mais il ne s'ensuit nullement que les saboteurs ne peuvent causer le plus sérieux préjudice à notre oeuvre. Pour faire du tort et nuire, il n'est pas besoin d'une grande quantité d'hommes. Pour construire le Dniéprostroï, il a fallu des dizaines de milliers d'ouvriers.

Tandis que pour le faire sauter, il faudrait peut-être quelques dizaines d'hommes, pas plus. Gagner une bataille pendant la guerre peut nécessiter plusieurs corps de l'Armée rouge. Tandis que pour empêcher cette victoire, sur le front, il suffit de quelques espions à l'état-major de l'armée, voire même à l'état-major de la division, qui puissent voler le plan des opérations et le communiquer à l'ennemi. Pour construire un grand pont de chemin de fer, il faut des milliers d'hommes. Mais pour le faire sauter, quelques hommes suffisent. On pourrait citer des dizaines et des centaines de ces exemples.

Par conséquent, on ne saurait se consoler à l'idée que nous sommes nombreux, tandis qu'eux, les saboteurs trotskistes, sont en petit nombre.

Il faut faire en sorte qu'il n'y ait point du tout de saboteurs trotskistes dans nos rangs.

C'est ainsi que se pose la question de savoir comment liquider les défauts de notre travail, communs à toutes nos organisations tant économiques et de l'Etat, qu'administratives et du Parti.

Telles sont les mesures à prendre pour liquider ces défauts.

En ce qui concerne spécialement les organisations du Parti, et les défauts de leur travail, il est parlé de façon suffisamment détaillée des mesures à prendre pour liquider ces défauts dans le projet de résolution soumis à votre examen. C'est pourquoi je pense qu'il n'est pas nécessaire d'insister ici sur ce côté de la question.

Je voudrais simplement dire quelques mots de la préparation politique et du perfectionnement de nos cadres du Parti.

Je pense que si nous pouvions, que si nous savions préparer idéologiquement et aguerrir politiquement nos cadres du Parti, depuis le bas jusqu'en haut, afin qu'ils puissent s'orienter aisément dans la situation intérieure et internationale, si nous savions en faire des léninistes, des marxistes d'une maturité totale, capables de résoudre sans fautes graves les problèmes de la direction du pays, nous résoudrions les neuf dixièmes de toutes nos tâches.

Comment les choses se présentent-elles pour les cadres dirigeants de notre Parti ?

Notre Parti comprend, si l'on considère ses couches dirigeantes, environ de 3 à 4.000 dirigeants supérieurs. Je dirais que c'est là le haut commandement de notre Parti.

Puis viennent 30 à 40.000 dirigeants moyens. Ce sont nos cadres d'officiers du Parti.

Puis vient un effectif de commandement subalterne du Parti, d'environ 100 à 150.000. Ce sont, pour ainsi dire, nos cadres de sous-officiers du Parti.

Elever le niveau idéologique et la préparation politique de ces cadres de commandement, verser dans ces cadres les forces nouvelles qui attendent leur promotion et élargir ainsi l'effectif des cadres dirigeants, telle est la tâche.

Que faut-il pour cela ?

Tout d'abord, il faut inviter nos dirigeants du Parti, depuis les secrétaires de cellules jusqu'aux secrétaires des organisations de régions et de Républiques, à trouver, dans un délai fixé, deux hommes, deux militants du Parti, capables de les suppléer effectivement. On peut dire : mais où trouver deux suppléants pour chacun de nous, nous n'avons pas de tels hommes, nous n'avons pas de militants appropriés. C'est faux. Les hommes capables, les hommes de talent, nous en avons des dizaines de milliers. Il faut seulement les repérer et les promouvoir en temps voulu, afin qu'ils n'entrent pas en décomposition en végétant à leur vieille place. Cherchez et vous trouverez.

Ensuite. Pour l'éducation de Parti et le perfectionnement des secrétaires de cellules, il faut créer, dans chaque centre régional, des *cours du Parti*, comportant quatre mois d'étude. Il faut envoyer à ces cours les secrétaires de toutes les organisations primaires du Parti (cellules), et puis, lorsqu'ils auront terminé ces cours et regagné leur poste, on y enverra, leurs suppléants et les membres les plus capables des organisations primaires du Parti.

Ensuite. Pour le perfectionnement politique des premiers secrétaires des organisations de rayon, il faut créer en U. R. S. S., disons, dans les dix principaux centres, des *cours léninistes* de huit mois. A ces cours, il faut envoyer les premiers secrétaires des organisations de rayon et d'arrondissement du Parti, et puis, lorsqu'ils auront terminé ces cours et regagné leurs postes, on y enverra leurs suppléants et les membres les plus capables des organisations de rayon et d'arrondissement.

Ensuite. Pour le perfectionnement idéologique et le perfectionnement politique des secrétaires des organisations de ville, il faut créer, auprès du Comité central du Parti communiste de l'U.R.S.S., des *cours d'histoire et de politique du Parti* comportant six mois d'étude. A ces cours, il faut envoyer les premiers ou les seconds secrétaires des organisations de ville, et puis, lorsqu'ils auront terminé ces cours, regagné leur poste, on enverra les membres les plus capables des organisations de ville.

Enfin. Il faut créer, auprès du Comité central du Parti communiste de l'U.R.S.S., *une conférence de six mois pour les questions de politique intérieure et internationale*. On y enverra les premiers secrétaires des organisations de région et de territoire et des comités centraux des Partis communistes nationaux. Ces camarades devront fournir non pas une, mais plusieurs équipes capables de remplacer les dirigeants du Comité central de notre Parti. La chose est indispensable et doit être faite.

Je termine.

Nous avons donc exposé les défauts essentiels de notre travail, ceux qui sont communs à toutes nos organisations économiques, administratives et du Parti, et ceux qui sont propres uniquement aux organisations du Parti, défauts qu'exploitent les ennemis de la classe ouvrière pour leur action de sabotage et de diversion, d'espionnage et de terrorisme.

Nous avons établi ensuite les mesures essentielles nécessaires pour liquider ces défauts et mettre hors d'état de nuire les menées de diversion et de sabotage, d'espionnage et de terrorisme des agents trotskistes-fascistes des services d'espionnage étrangers.

Une question se pose : pouvons-nous réaliser toutes ces mesures, avons-nous pour cela toutes les possibilités nécessaires ?

Nous le pouvons, incontestablement. Nous le pouvons parce que nous disposons de tous les moyens nécessaires pour effectuer ces mesures.

Qu'est-ce donc qui nous manque ?

Il ne nous manque qu'une chose : être prêts à liquider notre propre insouciance, notre propre bénignité, notre propre myopie politique.

Là est la difficulté.

Mais se peut-il vraiment que nous ne sachions pas nous débarrasser de cette maladie ridicule et idiote, nous, qui avons renversé le capitalisme, qui avons construit le socialisme dans l'essentiel, et avons levé le grand drapeau du communisme mondial ?

Nous n'avons pas de raisons de douter que nous nous en d barrasserons certainement, bien entendu, si nous en avons la volonté. Nous ne nous en d barrasserons pas simplement, mais en bolcheviks, pour de bon.

Et, lorsque nous nous serons débarrassés de cette maladie idiote, nous pourrons dire en toute certitude que nous n'avons à craindre aucun ennemi, ni les ennemis de l'intérieur, ni les ennemis de l'extérieur, que leurs menées ne nous font pas peur, car nous les briserons dans l'avenir comme nous les brisons aujourd'hui, comme nous les avons brisées dans le passé.

DISCOURS DE CLOTURE DE LA DISCUSSION (5 Mars 1937)

J'ai exposé dans mon rapport les principaux points du problème envisagé. Les débats ont montré que, maintenant, la question est parfaitement claire, que nous avons la compréhension des tâches à accomplir et la volonté de liquider les défauts de notre travail. Mais les débats ont montré aussi qu'il est certaines questions concrètes de notre travail pratique, politique et d'organisation, dont nous n'avons pas encore la compréhension tout à fait claire. Ces questions sont au nombre de sept.

Permettez-moi de dire quelques mots sur ces questions.

1. — Il faut croire que, maintenant, tous ont compris, ont conscience que l'engouement excessif pour les campagnes économiques et les succès économiques, alors que les questions politiques du Parti sont sous-estimées et oubliées, aboutit à une impasse. Il est donc nécessaire d'orienter l'attention des militants vers les questions du Parti, de sorte que les succès économiques s'allient et marchent de pair avec les succès du travail politique du Parti.

Comment réaliser pratiquement la tâche qui consiste à renforcer le travail politique du Parti, la tâche qui consiste à libérer, des petites besognes de l'économie, les organisations du Parti ? Les débats ont montré que certains camarades sont enclins à en tirer une déduction fautive, à savoir que, maintenant, il faudra prétendument abandonner tout à fait le travail économique. Du moins, des voix se sont fait entendre : enfin, *grâce   Dieu*, nous serons débarrassés des problèmes de l'économie, nous allons pouvoir maintenant nous occuper du travail politique du Parti. Cette déduction est-elle juste ? Non, elle est fautive. Lorsque nos camarades du Parti, emportés par les succès économiques, abandonnaient la politique,  a été un extrême qui nous a coûté de grands sacrifices. Si, maintenant, certains de nos camarades, soucieux de renforcer le travail politique du Parti, pensent abandonner le travail économique, ce sera un autre extrême qui ne nous coûtera pas moins de sacrifices. On ne peut pas se jeter d'un extrême dans l'autre. On ne peut pas séparer la politique de l' conomie. Nous ne pouvons abandonner l'économie, de même que nous ne pouvons abandonner la politique. Pour la commodité des études, les gens séparent d'ordinaire, méthodologiquement, les problèmes de l'économie et ceux de la politique. Mais cela ne se fait que méthodologiquement, artificiellement, pour la seule commodité des études. Dans la vie, au contraire, la politique et l'économie sont en pratique inséparables. Elles existent ensemble et agissent ensemble. Et celui qui, dans notre travail politique, pense séparer l'économie et la politique, renforcer le travail économique en diminuant l'importance du travail

politique, ou, inversement, renforcer le travail politique en diminuant l'importance du travail économique, celui-là sera nécessairement acculé dans une impasse.

Le sens du paragraphe que l'on connaît du projet de résolution sur la libération des organisations du Parti des petites besognes de l'économie, et le renforcement du travail politique du Parti, ne consiste pas à abandonner le travail économique et la direction de l'économie, mais simplement à ne plus tolérer, dans la pratique, le remplacement et la dépersonnalisation des organismes économiques, y compris et surtout les organismes agraires, par nos organisations du Parti. Il est donc nécessaire de s'assimiler la méthode de direction bolchevik des organismes de l'économie, méthode qui consiste à aider systématiquement ces organismes, à les renforcer systématiquement et à diriger l'économie, non pas en dehors de ces organismes, mais par leur intermédiaire. Il faut donner aux organismes économiques et, avant tout, aux organismes agraires, les meilleurs hommes ; il faut compléter ces organismes parmi des militants nouveaux et de choix, capables de s'acquitter des tâches dont ils sont chargés. C'est seulement après que ce travail aura été fait que l'on pourra considérer les organisations du Parti comme entièrement libérées des petites questions de l'économie. On conçoit que c'est là une affaire sérieuse et qui demande du temps. Mais tant que cela n'aura pas été fait, les organisations du Parti devront continuer, pour un délai déterminé de brève durée, à s'occuper de près des choses de l'agriculture, dans tous leurs détails : labours, semailles, moissons, etc.

2. — Deux mots à propos des saboteurs, agents de diversion, espions, etc. Maintenant, il est clair pour tous, je pense, que les actuels saboteurs et agents de diversion, de quelque drapeau qu'ils se couvrent, trotskiste ou boukharinien, ont, depuis longtemps déjà, cessé d'être un courant politique dans le mouvement ouvrier ; qu'ils se sont transformés en une bande, sans principes et sans idées, de saboteurs, agents de diversion, espions, assassins professionnels. On conçoit que ces messieurs, il faudra les écraser et les extirper sans merci, comme des ennemis de la classe ouvrière, comme des traîtres à notre patrie. Cela est net et se passe d'explications complémentaires.

Mais voilà la question : comment accomplir pratiquement la tâche consistant à écraser et à extirper les agents nippo-allemands du trotskisme ? Est-ce à dire qu'il faille frapper et extirper non seulement les véritables trotskistes, mais aussi ceux qui, autrefois, oscillaient vers le trotskisme, et qui, par la suite, il y a longtemps déjà, ont abandonné le trotskisme ; non seulement ceux qui sont réellement les agents trotskistes du sabotage, mais aussi ceux à qui il est arrivé de passer dans la rue où était passé naguère tel ou tel trotskiste ? Du moins, des voix ont retenti dans ce sens, ici, à cette assemblée plénière. Peut-on considérer comme juste une telle interprétation de la résolution ? Non, on ne saurait la considérer comme juste. Dans cette question, comme dans toutes les autres, pour juger d'un homme, on doit s'en tenir au principe individuel, différencié. On ne peut mettre tout le monde sur le même plan. Cette manière simpliste de juger les hommes ne peut que nuire à la lutte contre les véritables saboteurs et espions trotskistes.

Parmi nos camarades responsables, il est un certain nombre d'anciens trotskistes qui ont, depuis longtemps déjà, abandonné le trotskisme et mènent la lutte contre lui pas plus mal, mais mieux que certains de nos honorables camarades, lesquels n'ont pas eu l'occasion d'osciller vers le trotskisme. Il serait absurde, maintenant de tenir ces camarades pour des hommes tarés.

Parmi nos camarades, il en est aussi qui, idéologiquement, se sont toujours affirmés contre le trotskisme, mais entretenaient néanmoins des relations personnelles avec certains trotskistes, relations qu'ils n'ont pas tardé à rompre dès qu'ils ont compris ce qu'était dans la pratique la physionomie du trotskisme. Qu'ils n'aient pas rompu du premier coup, mais avec retard, leurs relations personnelles d'amitié avec certains trotskistes, cela est, certes, regrettable. Mais il serait absurde de jeter ces camarades dans un même tas avec les trotskistes.

3. — Que signifie : choisir judicieusement les militants et leur répartir judicieusement le travail ?

Cela signifie : choisir les militants, premièrement, d'après l'indice politique, c'est-à-dire voir s'ils méritent la confiance politique, et, deuxièmement, d'après l'indice pratique, c'est-à-dire voir s'ils conviennent à tel ou tel travail concret.

Cela signifie : ne pas transformer la manière de juger sérieuse en un praticisme étroit, ce qui arrive lorsqu'on s'occupe des capacités des militants, mais qu'on ne s'occupe pas de leur physionomie politique.

Cela signifie : ne pas transformer la manière de juger politique en la seule et unique manière de juger, à laquelle on arrive lorsqu'on s'occupe de la physionomie politique des militants, mais qu'on ne s'occupe pas de leurs capacités.

Peut-on dire que cette règle bolchevik soit appliquée par nos camarades du Parti ? Malheureusement, on ne saurait le dire. On en a déjà parlé ici, à l'Assemblée plénière. Mais on n'a pas tout dit. La vérité est que cette règle éprouvée est violée constamment dans notre pratique, et encore de la façon la plus grossière. La plupart du temps, les militants sont choisis, non point d'après des indices objectifs, mais d'après des indices fortuits, subjectifs, étroits et mesquins. On choisit la plupart du temps ce qu'on appelle des connaissances, des amis, des compatriotes, des hommes personnellement dévoués, passés maîtres dans l'art d'exalter leurs chefs, sans égard à leurs capacités politiques et pratiques.

On comprend qu'au lieu d'un groupe dirigeant de militants responsables, on obtient une petite famille d'hommes proches les uns des autres, une artel dont les membres s'appliquent à vivre en paix, à ne pas se faire de tort, à laver leur linge sale en famille, à se louer les uns les autres, et à envoyer de temps en temps au centre des rapports vides de sens et écœurants sur les succès réalisés.

Il n'est pas difficile de comprendre que, dans cette ambiance de famille, il ne peut y avoir de place ni pour la critique des défauts du travail, ni pour l'autocritique de ceux qui dirigent le travail.

On comprend qu'une telle ambiance de famille crée un milieu favorable à la formation de lèche-bottes, d'hommes sans dignité et qui, pour cette raison, n'ont rien de commun avec le bolchévisme.

Prenons, par exemple, Mirzoïan et Vaïnov. Le premier est secrétaire de l'organisation de territoire du Parti au Kazakstan ; le second, secrétaire de l'organisation de la région de Iaroslav. Ces hommes ne sont pas les premiers venus dans notre milieu. Eh bien, comment ont-ils choisi leurs collaborateurs ? Le premier a entraîné avec lui au Kazakstan, de l'Azerbaïdjan et de l'Oural où il travaillait précédemment, trente ou quarante de ses hommes « à lui », et leur a confié des postes chargés de responsabilité au Kazakstan. Le second, aussi, a entraîné avec lui à Iaroslav, du bassin du Donetz où il travaillait auparavant, plus d'une dizaine de ses hommes « à lui » et leur a également confié des postes importants. Ainsi donc, Mirzoïan possède sa propre artel. Vaïnov en possède une également. N'était-il vraiment pas possible de choisir des collaborateurs parmi les hommes du pays, en se conformant à la règle bolchevik, que l'on connaît, sur le choix et la répartition des hommes ? Evidemment, la chose était possible. Pourquoi donc ne l'ont-ils pas fait ? Parce que la règle bolchevik du choix des militants exclut la possibilité de se placer à un point de vue étroit et mesquin, exclut la possibilité de choisir les militants parmi ses relations de famille, d'artel. En outre, en choisissant comme collaborateurs des hommes qui leur sont personnellement dévoués, ces camarades voulaient, visiblement, se créer une atmosphère d'indépendance tant à l'égard des gens qu'à l'égard du Comité central du Parti. Admettons que Mirzoïan et Vaïnov, en raison de telles ou telles circonstances, soient déplacés du lieu actuel de leur travail dans un autre. Que doivent-ils faire, en ce cas, de leurs « traînes » ? Vont-ils les emmener encore au nouveau lieu de leur travail ?

Voilà à quelle absurdité conduit la violation de la règle bolchevik sur le choix et la répartition judicieux des militants.

4. — Que signifie contrôler les militants, vérifier l'exécution des tâches ?

Contrôler les militants, c'est les contrôler non d'après leurs promesses et déclarations, mais d'après les résultats de leur travail.

Vérifier l'exécution des tâches, c'est les vérifier non seulement dans les bureaux, non seulement d'après les comptes rendus officiels, mais, avant tout, sur les lieux du travail, d'après les résultats effectifs de l'exécution.

Une telle vérification est-elle nécessaire, en général ? Incontestablement. Elle est nécessaire, d'abord, parce que seule une telle vérification permet de mieux connaître le militant, d'établir ses qualités réelles. Elle est nécessaire, ensuite, parce que seul un tel contrôle permet d'établir les qualités et les défauts de l'appareil d'exécution. Elle est nécessaire, enfin, parce que seul un tel contrôle permet d'établir les qualités et les défauts des tâches elles-mêmes.

Certains camarades pensent qu'on ne peut contrôler les gens que par en haut, lorsque les dirigeants contrôlent les dirigés d'après les résultats de leur travail. C'est faux. Le contrôle par en haut est évidemment nécessaire comme une des mesures effectives permettant de contrôler les hommes et de vérifier l'exécution des tâches. Mais le contrôle par en haut est loin d'épuiser toute l'œuvre de vérification. Il existe encore un autre genre de contrôle, le contrôle par en bas, lorsque les masses, lorsque les dirigés contrôlent les dirigeants, signalent leurs fautes et indiquent le moyen de les corriger. Ce genre de contrôle est un des moyens les plus efficaces pour vérifier les hommes.

La masse des membres du Parti contrôlent leurs dirigeants aux réunions de l'actif, aux conférences, aux congrès où ils entendent leurs comptes rendus d'activité, en critiquant les défauts, enfin en élisant ou n'élisant pas aux organismes de direction tels ou tels camarades dirigeants. Application stricte du centralisme démocratique dans le Parti, ainsi que l'exige le statut de notre Parti ; constitution des organismes du Parti absolument par voie d'élection ; droit de présenter et de récuser les candidatures ; vote secret, liberté de critique et d'autocritique, toutes ces mesures et autres analogues, il est nécessaire de les mettre en pratique pour pouvoir, entre autres, faciliter la vérification et le contrôle des dirigeants du Parti par la masse des membres du Parti.

Les masses sans-parti contrôlent leurs dirigeants économiques, syndicaux et autres, aux réunions de l'actif sans-parti, aux conférences de masse de tout genre, où elles entendent les comptes rendus d'activité de leurs dirigeants, critiquent les défauts et indiquent les moyens de les corriger.

Enfin, le peuple contrôle les dirigeants du pays pendant les élections aux organismes du pouvoir de l'Union soviétique, par le suffrage universel, égal, direct et secret.

La tâche consiste à réunir le contrôle d'en haut au contrôle d'en bas.

5. — Que signifie : instruire les cadres par l'expérience de leurs propres erreurs ?

Lénine nous a enseigné que révéler consciencieusement les erreurs du Parti, étudier les causes qui ont engendré ces erreurs, et envisager les mesures nécessaires pour corriger ces erreurs, est un des moyens les plus sûrs pour une instruction et une éducation véritablement justes des cadres du Parti ; pour une instruction et une éducation véritablement justes de la classe ouvrière et des masses travailleuses. Lénine dit :

L'attitude d'un parti politique en face de ces erreurs est un des critères les plus importants et les plus sûrs pour juger si ce parti est sérieux et s'il s'acquitte *réellement* de ses devoirs envers sa *classe* et envers les *masses* laborieuses. Reconnaître franchement son erreur, en découvrir les causes, analyser les circonstances qui lui ont donné naissance, examiner attentivement les moyens de corriger cette erreur, voilà la marque d'un parti sérieux, voilà ce qui s'appelle, pour lui, s'acquitter de ses devoirs, éduquer et instruire sa *classe* et, ensuite, les masses. (*V. I. Lénine : la Maladie Infantile du Communisme, p. 33. Editions Sociales 1946.*)

Cela signifie que le devoir des bolcheviks n'est pas de voiler leurs erreurs, d'en éluder la discussion, comme cela arrive souvent chez nous, mais de reconnaître honnêtement et ouvertement leurs erreurs, d'envisager honnêtement et ouvertement les mesures nécessaires pour corriger ces erreurs, de corriger leurs erreurs honnêtement et ouvertement.

Je ne dirais pas que beaucoup de nos camarades se prêtent volontiers à cette besogne. Mais les bolcheviks, s'ils veulent être réellement des bolcheviks, doivent trouver en eux le courage de reconnaître ouvertement leurs erreurs, d'en découvrir les causes, d'indiquer le moyen de les corriger et d'aider ainsi le Parti à donner aux cadres une vraie instruction et une vraie éducation politique. Car ce n'est que dans cette voie, ce n'est que dans les conditions d'une autocritique franche et honnête, que l'on peut former des cadres véritablement bolcheviks, que l'on peut former de véritables leaders bolcheviks.

Deux exemples qui montrent la justesse de la thèse de Lénine.

Prenons, par exemple, nos erreurs dans l'édification des kolkhoz. Vous vous rappelez sans doute l'année 1930, lorsque nos camarades du Parti pensaient résoudre, en quelque trois ou quatre mois, ce problème éminemment complexe — faire passer la paysannerie dans la voie de l'édification des kolkhoz — et lorsque le Comité central du Parti fut obligé de mettre au pas les camarades trop fougueux. Ce fut une des périodes les plus dangereuses de la vie de notre Parti. L'erreur, c'était que nos camarades du Parti avaient oublié le principe de l'adhésion libre, dans l'édification des kolkhoz; ils avaient oublié qu'on ne pouvait faire passer les paysans dans la voie kolkhozienne en exerçant sur eux une pression administrative; ils avaient oublié que l'édification des kolkhoz nécessitait non pas quelques mois, mais plusieurs années d'un travail minutieux et réfléchi. Ils avaient oublié tout cela et ne voulaient pas reconnaître leurs erreurs. Vous vous souvenez, sans doute, que l'indication du Comité central relative au vertige du succès, et disant que nos camarades de la base ne devaient pas aller trop vite et méconnaître la situation réelle, fut accueillie par une levée de boucliers. Mais cela n'empêcha pas le Comité central de marcher contre le courant et d'orienter nos camarades du Parti dans la voie juste. Eh bien ? Maintenant, il est clair pour tous que le Parti a obtenu ce qu'il voulait, en orientant nos camarades du Parti dans la voie juste. Aujourd'hui, nous possédons d'excellents cadres, comptant des dizaines de milliers de paysans pour l'édification et la direction des kolkhoz. Ces cadres ont grandi et se sont formés, par l'expérience des erreurs de 1930. Mais nous n'aurions pas ces cadres maintenant, si, à l'époque, le Parti n'avait pas compris ses erreurs et ne les avait pas corrigées à temps.

Un autre exemple emprunté, cette fois, au domaine de l'édification industrielle. Je veux parler de nos erreurs de la période du sabotage de Chakhti. Notre erreur était que nous ne nous rendions pas compte de tout le danger que présentait le retard technique de nos cadres de l'industrie ; nous nous accommodions de ce retard et nous pensions pouvoir déployer une vaste édification industrielle socialiste avec l'aide de spécialistes à tendances hostiles, en vouant nos cadres économiques au rôle de mauvais commissaires auprès des spécialistes bourgeois. Vous vous souvenez, sans doute, de la mauvaise grâce que nos cadres économiques mettaient à reconnaître leurs erreurs, à reconnaître leur retard technique, et avec quelle difficulté ils s'assimilaient le mot d'ordre : « se rendre maître de la technique ». Eh bien ? Les faits montrent que le mot d'ordre « se rendre maître de la technique » a agi et a donné de bons résultats. Nous possédons aujourd'hui d'excellents cadres comptant des dizaines et des centaines de milliers de dirigeants bolcheviks de l'industrie qui, d'ores et déjà, se sont rendus maîtres de la technique et font avancer notre industrie. Mais nous n'aurions pas ces cadres maintenant, si le Parti avait cédé devant l'obstination des dirigeants de l'industrie qui refusaient de reconnaître leur retard technique, si, à l'époque, le Parti n'avait pas pris conscience de ses erreurs et ne les avait pas corrigées à temps.

Certains camarades disent qu'on aurait tort de parler ouvertement de nos erreurs, la reconnaissance ouverte de nos erreurs pouvant être interprétée par nos ennemis comme un signe de notre faiblesse, et exploitée par eux. Ce sont des bêtises, camarades, des bêtises et rien de plus. Au contraire, reconnaître ouvertement nos erreurs et les corriger honnêtement, ne peut que renforcer notre Parti, élever l'autorité

de notre Parti aux yeux des ouvriers, des paysans, des travailleurs intellectuels, augmenter la force, la puissance de notre Etat. Et c'est là l'essentiel. Pourvu que les ouvriers, les paysans, les travailleurs intellectuels soient avec nous, tout le reste viendra par surcroît.

D'autres camarades disent que la reconnaissance ouverte de nos erreurs peut amener, non à la formation et au renforcement de nos cadres, mais à leur affaiblissement et à leur désorganisation ; que nous devons ménager et épargner nos cadres, que nous devons ménager leur amour-propre et leur tranquillité. Pour cela, ils proposent de voiler les erreurs de nos camarades, d'atténuer la critique et, mieux encore, de passer outre à ces erreurs. Un tel point de vue n'est pas seulement faux à la racine, mais dangereux au plus haut point, dangereux avant tout pour les cadres que l'on veut « ménager » et « épargner ». Ménager et conserver les cadres en voilant leurs erreurs, c'est à coup sûr détruire ces mêmes cadres. Nous aurions à coup sûr détruit nos cadres bolcheviks kolkhoziens, si nous n'avions pas dénoncé les erreurs de 1930 et n'avions pas instruit les cadres par l'expérience de ces erreurs. Nous aurions à coup sûr détruit nos cadres bolcheviks de l'industrie, si nous n'avions pas dénoncé les erreurs de nos camarades dans la période de sabotage de Chakhti, et si nous n'avions pas instruit nos cadres industriels par l'expérience de ces erreurs. Celui qui pense ménager l'amour-propre de nos cadres en voilant leurs erreurs, celui-là détruit et les cadres et l'amour-propre de ces cadres ; car, en voilant leurs erreurs, il facilite la répétition de nouvelles erreurs, peut-être plus graves et qui, il y a lieu de le croire, conduiront à un effondrement complet des cadres au préjudice de leur « amour-propre » et de leur « tranquillité ».

6. — Lénine nous a enseigné, non seulement à instruire les masses, mais à nous instruire auprès des masses.

Cela signifie d'abord que nous, les dirigeants, nous ne devons pas tomber dans la présomption et devons comprendre que si nous sommes membres du Comité central ou commissaires du peuple, cela ne veut pas encore dire que nous possédons toutes les connaissances nécessaires pour diriger d'une façon juste. Le grade par lui-même ne donne pas les connaissances et l'expérience. Et, à plus forte raison, le titre ne les donne pas.

Qu'est-ce à dire ?

Cela signifie, en second lieu, que notre expérience à elle seule, l'expérience des dirigeants, ne suffit pas pour diriger d'une façon juste ; qu'il est nécessaire, par conséquent, de compléter notre expérience, l'expérience des dirigeants, par l'expérience des masses, par l'expérience de la masse des membres du Parti, par l'expérience de la masse ouvrière, par l'expérience du peuple.

Cela signifie, en troisième lieu : ne pas relâcher une minute et, à plus forte raison, ne pas rompre nos liens avec les masses.

Cela signifie, en quatrième lieu : prêter une oreille attentive à la voix des masses, à la voix des simples membres du Parti, à la voix de ce qu'on appelle les « petites gens », à la voix du peuple.

Que signifie diriger d'une façon juste ?

Cela ne veut pas dire du tout : rester dans un bureau et aligner des directives.

Diriger d'une façon juste, cela veut dire :

Premièrement, trouver la juste solution du problème. Or, il est impossible de trouver la juste solution sans tenir compte de l'expérience des masses qui éprouvent, sur leur propre dos, les résultats de notre direction ;

Deuxièmement, organiser l'application de la juste solution; or, on ne saurait le faire sans une aide directe des masses ;

Troisièmement, organiser le contrôle de l'exécution de cette solution, chose également impossible sans l'aide directe des masses.

Nous, dirigeants, nous ne voyons les choses, les événements, les hommes, que d'un côté, pour ainsi dire d'en haut ; notre champ visuel est, par conséquent, plus ou moins limité. Les masses, au contraire, voient les choses, les événements, les hommes d'un autre côté, pour ainsi dire d'en bas. Par conséquent, leur champ visuel est, lui aussi, dans une certaine mesure, limité. Pour avoir une juste solution du problème, il faut réunir ces deux expériences. C'est dans ce cas seulement que la direction sera juste.

Voilà ce que c'est non seulement instruire les masses, mais aussi s'instruire auprès des masses.

Deux exemples qui montrent la justesse de cette thèse de Lénine :

C'était il y a quelques années. Nous, membres du Comité central, nous discutons le problème de l'amélioration de la situation dans le bassin du Donetz. Le projet des mesures présenté par le commissariat du peuple à l'Industrie lourde était manifestement insuffisant. Le projet fut renvoyé par trois fois au commissariat à l'Industrie lourde. Par trois fois, nous reçûmes de ce dernier des projets différents. Et cependant il était impossible de les reconnaître pour satisfaisants. Nous avons décidé de faire venir du bassin du Donetz quelques ouvriers et quelques dirigeants subalternes de l'industrie et des syndicats. Trois jours durant nous nous sommes entretenus avec ces camarades. Et nous tous, membres du Comité central, nous avons dû reconnaître que seuls ces militants du rang, ces « petites gens », avaient su nous suggérer la solution juste. Vous vous souvenez sans doute de la décision du Comité central et du Conseil des commissaires du peuple sur les mesures à prendre pour intensifier l'extraction de la houille dans le bassin du Donetz. Eh bien ! cette décision du Comité central et du Conseil des commissaires du peuple, que tous nos camarades ont reconnue comme une solution juste et même fameuse, nous a été suggérée par de simples hommes de la base.

Un autre exemple. Je veux parler de l'exemple de la camarade Nikolaenko. Qui est Nikolaenko ? Nikolaenko est un simple membre du Parti. Elle est du nombre des « petites gens » ordinaires. Une année durant, elle avait signalé la mauvaise situation de l'organisation du Parti à Kiev ; elle avait dénoncé l'esprit de famille, la façon étroite et mesquine de traiter les militants, l'étouffement de l'autocritique, l'autorité qu'avaient les saboteurs trotskistes. On cherchait à se débarrasser de Nikolaenko comme d'une mouche importune. Enfin, pour s'en débarrasser, on l'avait simplement exclue du Parti. Ni l'organisation de Kiev, ni le Comité central du Parti communiste ukrainien ne l'ont aidée à trouver justice. Seule, l'intervention du Comité central du Parti a permis de démêler cet écheveau. Et qu'est-il résulté de l'examen de cette affaire ? Il en est résulté que Nikolaenko avait raison, tandis que l'organisation de Kiev avait tort. Ni plus ni moins. Et pourtant, qui est cette Nikolaenko ? Elle n'est évidemment ni membre du Comité central, ni commissaire du peuple ; elle n'est pas secrétaire de l'organisation régionale de Kiev, elle n'est même pas secrétaire d'une cellule quelconque ; elle n'est qu'un simple membre du Parti.

Comme vous voyez, les simples gens sont parfois autrement plus près de la vérité que certaines institutions supérieures. On pourrait citer encore des dizaines et des centaines de ces exemples.

Il s'ensuit donc que pour diriger notre œuvre, notre expérience à elle seule, l'expérience des dirigeants, est encore loin de suffire. Pour diriger d'une façon juste, il est nécessaire de compléter l'expérience des dirigeants par l'expérience de la masse des membres du Parti, par l'expérience des masses, par l'expérience des travailleurs, par l'expérience de ce qu'on appelle les « petites gens ».

Mais quand cela est-il possible ?

Cela n'est possible que lorsque les dirigeants sont le plus étroitement liés aux masses ; lorsqu'ils sont liés à la masse des membres du Parti, à la classe ouvrière, à la paysannerie, aux travailleurs intellectuels. La liaison avec les masses, le renforcement de cette liaison, la volonté de prêter l'oreille à la voix des masses, voilà ce qui fait la force et l'invincibilité de la direction bolchevik.

On peut établir comme règle générale, qu'aussi longtemps que les bolcheviks conserveront leur liaison avec les grandes masses du peuple, ils seront invincibles. Et, au contraire, il suffit que les bolcheviks se détachent des masses et rompent leur liaison avec elles, il leur suffit de se couvrir de la rouille bureaucratique, pour perdre toute leur force et se transformer en néant.

La mythologie des Grecs de l'antiquité comptait un héros fameux, Antée, qui était, selon la mythologie, le fils de Poséidon, dieu de la mer, et de Gê, déesse de la terre. Il était particulièrement attaché à sa mère qui lui avait donné le jour, qui l'avait nourri et élevé. Il n'y avait point de héros qu'Antée ne pût vaincre. Il passait pour un héros invincible. Qu'est-ce qui faisait sa force ? C'est que chaque fois qu'en combattant un adversaire il se sentait faiblir, il touchait la terre, sa mère, qui lui avait donné le jour et l'avait nourri, et reprenait des forces. Cependant, il avait un point faible : c'était le danger d'être d'une façon quelconque détaché de la terre. Ses ennemis connaissaient cette faiblesse et guettaient Antée. Et il se trouva un ennemi qui, profitant de cette faiblesse, vainquit Antée. Ce fut Hercule. Mais comment réussit-il à le vaincre ? Il l'arracha de terre, le souleva en l'air et, l'empêchant de prendre contact avec le sol, l'étouffa.

Les bolcheviks nous rappellent, selon moi, le héros de la mythologie grecque, Antée. De même qu'Antée, ils sont forts parce qu'ils ont des attaches avec leur mère, avec les masses qui leur ont donné naissance, qui les ont nourris et les ont formés. Et aussi longtemps qu'ils restent attachés à leur mère, au peuple, ils ont toutes les chances de rester invincibles. Là est le secret de l'invincibilité de la direction bolchevik.

7. — Enfin, encore une question. Je veux parler de l'attitude formaliste et sèchement bureaucratique de certains de nos communistes pour le sort de tels ou tels membres du Parti, pour les exclusions du Parti ou la réintégration des exclus dans leurs droits de membres du Parti. La vérité est que certains de nos dirigeants du Parti pèchent par un manque d'attention pour les hommes, pour les membres du Parti, pour les militants. Bien plus, ils ne cherchent pas à connaître les membres du Parti, ils ne savent pas ce qui fait leur vie, ni comment ils progressent ; d'une façon générale, ils ne connaissent pas les militants. C'est pourquoi, dans leur façon d'aborder les membres du Parti, les militants du Parti, ils ne tiennent pas compte du facteur individuel. Et, justement parce qu'ils ne tiennent pas compte du facteur individuel en jugeant les membres du Parti et les militants du Parti, ils agissent habituellement au hasard : ou bien ils les vantent en bloc et sans mesure, ou bien ils les frappent aussi en bloc et sans mesure, ils les excluent du Parti par milliers et par dizaines de milliers. En général, ces dirigeants s'efforcent de penser en grand, par dizaines de mille, sans se soucier des « unités », des membres isolés du Parti, de leur sort. Exclure du Parti des milliers et des dizaines de milliers de membres, c'est, selon eux, très peu de chose, et ils se consolent à l'idée que notre Parti est fort de deux millions de membres, et que les dizaines de mille exclus ne peuvent rien changer à la situation du Parti. Mais, seuls, des gens foncièrement hostiles au Parti peuvent traiter de la sorte des membres du Parti.

Cette attitude de sèche indifférence à l'égard des gens, à l'égard des membres et des militants du Parti engendre artificiellement le mécontentement et l'irritation de certains contingents du Parti ; et les traîtres trotskistes se saisissent avec habileté de ces camarades aigris et les entraînent savamment dans le borborygme du sabotage trotskiste. Les trotskistes par eux-mêmes n'ont jamais représenté une grande force dans notre Parti. Rappelez-vous la dernière discussion qui s'était instituée dans notre Parti en 1927. Ce fut un véritable référendum du Parti. Sur 854.000 membres du Parti, ont voté alors 730.000 membres dont 724.000 pour le Parti, pour le Comité central, contre les trotskistes. Pour les trotskistes votèrent 4.000 membres du Parti, soit environ 1/2 %, et 2.600 se sont abstenus. 123.000 membres du Parti n'ont pas pris part au vote, soit qu'ils fussent en voyage, soit qu'ils fussent de service. Si aux 4.000 qui votèrent pour les trotskistes l'on ajoute tous ceux qui se sont abstenus, en supposant qu'ils

sympathisaient également avec les trotskistes, et si l'on ajoute à ce chiffre, non pas 1/2 % de ceux qui n'ont pas participé au vote, ainsi qu'il faudrait le faire selon la règle, mais 5 % de non participants, soit environ 6.000 membres du Parti, on obtiendra environ 12.000 membres qui sympathisaient d'une façon ou d'une autre avec le trotskisme. Voilà toute la force de messieurs les trotskistes. Ajoutez encore que beaucoup de ces membres ont été déçus par le trotskisme et l'ont abandonné et vous aurez une idée de l'insignifiance des forces trotskistes. Et si, malgré cela, les saboteurs trotskistes possèdent néanmoins quelques réserves autour de notre Parti, c'est parce que la politique erronée de certains de nos camarades en ce qui concerne les exclusions du Parti et la réintégration des exclus, la sèche indifférence de certains de nos camarades pour le sort de tels ou tels membres du Parti et de tels ou tels militants, multiplie artificiellement le nombre des mécontents et des aigris, et crée, de la sorte, des réserves pour les trotskistes.

La plupart du temps, on exclut du Parti pour ce qu'en appelle la passivité. Qu'est-ce que la passivité ? On considère, paraît-il, que si un membre du Parti ne s'est pas *assimilé* le programme du Parti, il est passif et doit être exclu. Mais c'est faux, camarades. On ne peut pourtant pas interpréter de façon aussi pédantesque le statut de notre Parti. Pour s'assimiler le programme du Parti, il faut être un vrai marxiste, un marxiste éprouvé et possédant une formation théorique. Je ne sais s'il se trouvera beaucoup de membres dans notre Parti, qui se soient déjà assimilés notre programme, qui soient devenus de vrais marxistes éprouvés et possédant une formation théorique. Si l'on continuait à marcher dans cette voie, il ne nous faudrait laisser dans le Parti que les intellectuels, et, en général, les hommes savants. Qui a besoin d'un tel Parti ? Nous avons pour l'appartenance au Parti une formule léniniste vérifiée et qui a résisté à toutes les épreuves. Selon cette formule, est considéré comme membre du Parti celui qui reconnaît le programme du Parti, paie les cotisations et travaille dans une de ses organisations. Remarquez bien : la formule léniniste ne parle pas *d'assimilation* du programme, mais de *reconnaissance* du programme. Ce sont deux choses absolument différentes. Inutile de démontrer qu'ici c'est Lénine qui a raison, et non pas nos camarades du Parti, qui bavardent inutilement d'assimilation du programme. Et cela se conçoit. Si le Parti partait du point de vue que, seuls, les camarades qui se sont assimilés le programme et sont devenus des marxistes théoriquement formés peuvent être membres du Parti, il ne créerait pas dans son sein des milliers de cercles communistes, des centaines d'écoles du Parti, où l'on enseigne le marxisme aux membres du Parti et où on les aide à s'assimiler notre programme. Il est parfaitement clair que si le Parti organise ces écoles et ces cercles pour ses membres, c'est parce qu'il sait que les membres du Parti n'ont pas encore eu le temps de s'assimiler le programme du Parti, qu'ils n'ont pas encore eu le temps de devenir des marxistes ayant une formation théorique.

Ainsi donc, pour redresser notre politique dans la question de l'appartenance au Parti et des exclusions, il faut en finir avec cette façon stupide d'interpréter la question de la passivité.

Mais nous péchons encore sur un autre point, dans ce domaine. La vérité est que nos camarades ne reconnaissent pas de milieu entre les deux extrêmes. Il suffit qu'un ouvrier, membre du Parti, commette une faute légère, qu'il arrive en retard une ou deux fois à une réunion du Parti, qu'il ne paye pas pour une raison ou pour une autre sa cotisation, pour qu'aussitôt il soit chassé du Parti. On ne cherche pas à établir le degré de sa culpabilité, le motif pour lequel il n'est pas venu à la réunion, la raison pour laquelle il n'a pas payé sa cotisation. Le bureaucratisme, dans ces questions, est tout simplement inouï. Il n'est pas difficile de comprendre que, justement par suite de cette politique de sèche indifférence, de remarquables ouvriers de vieille souche, d'excellents stakhanovistes, ont été jetés hors du Parti. Ne pouvait-on pas, avant d'exclure du Parti, donner un avertissement ? Si cela n'agit pas, faire une réprimande ou infliger un blâme, et si cela n'agit pas non plus, fixer un délai pour que le coupable puisse se corriger, ou à la rigueur le faire rétrograder dans la catégorie des candidats, mais non pas exclure, du premier coup, du Parti ? Evidemment on pouvait le faire. Mais pour cela il faut se montrer attentif aux hommes, aux membres du Parti, au sort des membres du Parti. Et c'est justement ce qui manque à certains de nos camarades.

Il est temps, il est grand temps d'en finir avec cette situation scandaleuse.